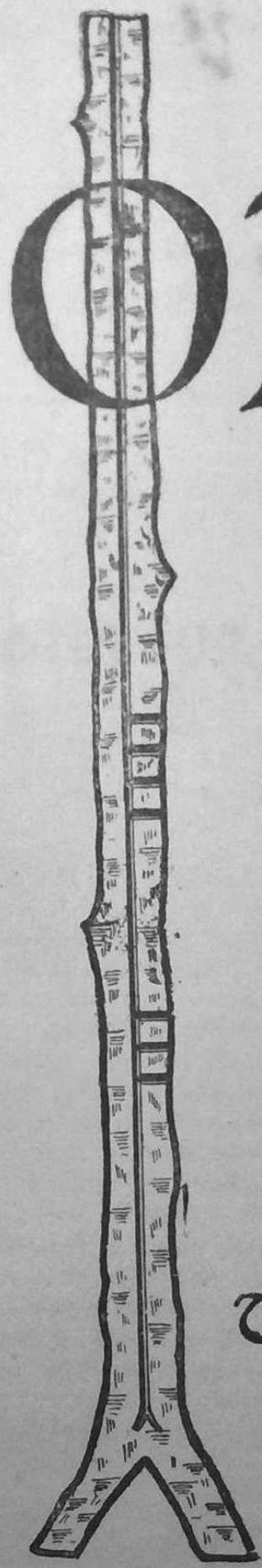


OSAM



TRADITION CELTIQUE

O G A M

TRADITION CELTIQUE

— Rédaction et Administration : —

P. LEROUX, Boîte Postale 2 - RENNES (Ille-et-Vilaine)

C. C. P. : 29368 Rennes

N° 25-26

FÉVRIER 1953

NOTES SUR LE MERCURE CELTIQUE

II. — LE DEMON HUCCAN

La vie des saints de Bretagne d'Albert le Grand nous conte à propos de Saint Hervé une bien curieuse légende. La voici (1) :
« Retournant de Cornoüaille, il (Saint Hervé) passa par la cour
« d'un Comte nommé Helenus que le reçut à grande ioye, et luy
« fit le meilleur raccueil dont il se peut adviser ; S. Hervé luy dit
« en l'oreille : Seigneur Comte, ie vous suis venu voir pour vous
« délivrer vous et les vostres d'un très-grand danger auquel vous
« estes ; car Dieu m'a révélé qu'en vostre maison il y a un Dia-
« ble en forme humaine qui vous sert comme domestique : le Com-
« te resta bien estonné de cela, mais n'en fit point de semblant :
« on couvre les tables, la compaignie se sied ; S. Hervé demande
« à boire, le Diable (en forme de page) luy en apporte : le Saint
« eslevant la main fait le signe de la Croix sur la couppe qui se
« brize en pièces et gaste le vin. Le Comte bien estonné comman-
« de qu'on redouble, le mesme advint à la seconde et troisieme fois,
« lors S. Hervé empoignant le compaignon, le conjure de déclarer
« qui il estoit et ce qu'il cherchoit en cette maison : Ie suis (fait-
« il) un Diable d'enfer qui excite aux crapules et gourmandises et
« provoque aux noises, discords et querelles et puis qu'à mon

(1) Cf. D'ARBOIS DE JUBAINVILLE : Une légende irlandaise en Bretagne in *Revue Celtique*, t. VII, p. 230 sqq.

« grand regret la vertu de Dieu me force par ce sien serviteur à vous le déclarer, l'avois appresté ce breuvage tout exprez, duquel si vous eussiez ben, vous vous fussiez tous entretucc avant que sortir de ce lieu : cela dit, le S. luy commanda de la part de Dieu de quitter oste maison pour n'y plus retourner, ce qu'il fit, criant par l'air, Hervé Hervé serviteur de Dieu pourquoy me mènes tu vne si rude guerre ? Le Comte Helenus se voyant délivré d'un si cruel ennemi remercia Dieu et S. Hervé, lequel prenant congé de luy se retira en son monastère.

« Il découvrit vne semblable fraude au monastère de S. Mucan, car l'estant allé voir par le commandement de Dieu qu'un Ange luy avoit manifesté, il eut revelation que parmi les domestiques de ce S. Abbé y avoit un Diable en forme humains, ce qu'il manifesta à Saint Majan, lequel ayant fait venir tous ses domestiques, les présenta à S. Hervé, les faisant passer tous un à un devant luy : le S. les interrogea tretous de leur pays, de leurs noms et leur vacation : le Diable craignant de se présenter devant le S. regarda tant qu'il peut, enfin il luy fallut paroistre : j'ay nom Hucan (dit-il) natif d'Hybernie, ie suis bon charpentier, masson et serrurier, et bon pilote, et n'y a gueres de mestiers que ie ne puisse exercer : et bien (dit le S.) puis que tu es si habile et universel en tout mestier, imprime du doigt le signe de la croix en ce pavé et adore Iesus Christ crucifié. Le misérable s'en voulut fuyr et se cacher, mais S. Hervé l'arresta et dist à S. Majan, et bien, voyez vous maintenant de quel serviteur vous vous servez ? menons-le à vostre voisin l'Abbé S. Gesduon pour sçavoir de luy ce que nous en ferons, ils l'y menerent donc, où ayant esté conjuré, et ayant confessé qu'il estoit dans ce monastère pour tromper et séduire les moynes, on luy deffendit de la part de Dieu de plus se trouver là, et fut précipité dans la mer ».

D'Arbois donne ensuite le texte latin correspondant, copié par La Villemarqué sur un manuscrit de la Bibliothèque Nationale (2). Dans ce texte, le démon répond à l'injonction de Saint Hervé : « *Ego Huccanus nomine ex Hybernia huc veni, faber ferrarius, lignarius, atque cementarius, nauta quoque peritus, et omnia opera componere physice possum manibus* ». Deux détails sont à retenir dans cette légende :

a) Le second démon exorcisé par Saint Hervé connaît tous les métiers (« n'y a gueres de mestiers que ie ne puisse exercer ; *omnia opera componere physice possum manibus* ») : on reconnaît là le caractère essentiel du *Samildánach*, de l'artisan universel.

(2) Blancs Manteaux 38, aujourd'hui ms français 22321, fol. 857 r° v°. *Ex lectionario ms. ecclesiae Trecorensis collato cum apographo P. du Paz. cum altero ms. S. Vincentii Cenomanensis et breviario Leonensi. lect. 8a.*

L'autre démon n'est qu'échanson, mais nous savons que c'est là une des spécialités de Lug. En outre, le diabolique serviteur de Saint Majan se proclame « natif d'Hybernie » (et dans le texte latin il ajoute cette phrase qui laisse rêveur : *Ideo autem veni ut monachos deciperem qualibet fallacia quibus superabundat haec patria*) (3).

b) Le nom de ce démon est *Hucan*. Dans la rédaction latine il est écrit de façon latinisée, mais plus correcte *Huccanus*. Le vieux breton *Huccan* suppose un vx-celt. **Sukkanos*, dérivé de **sukkos* = vieil-irl. *socc*, irl. mod. *suig*, vx-gall. *hucc*, gall. mod. *hoch*, corn. *hoch*, bret. *houc'h* « verrat » ; cf. angl.-sax. *sugu*, néerl. *zëug*, bas-all. *söge*, et le latin *sucus* de **sucus*. (4). Le suffixe *-an* étant ordinairement diminutif, le nom de *Huccan* signifie donc « petit cochon ». Et D'Arbois ajoute : « Ce démon ne porte pas le même nom que le dieu Lug. Mais il offre le même indice caractéristique.... Nous croyons donc être en droit de reconnaître dans *Huccan*, malgré la différence des noms, un personnage mythologique analogue à Lug ».

Il est surprenant que D'Arbois, qui est le promoteur de l'assimilation de Lug au Mercure gaulois, n'ait pas songé à un détail qui renforce singulièrement son opinion au sujet de *Huccan* : une inscription gallo-romaine de Langres (5) est dédiée *Mercurio Mocco* ; or *Moccus* est la latinisation du vx-celt. **mökkos* = vx irl. *mucc*, m. bret. *moch*, bret. mod. *moc'h*, corn. *mogh* (le mot a pris

(3) La magie jouait un rôle considérable dans l'Irlande des derniers siècles païens et du début du christianisme. Cf. JOYCE : *Social History of Ireland*, t. I ch. IX.

(4) Cf. A. HOLDER : *Alteltischer Sprachschatz* t. II col. 603.

(5) DE WAL : *Mythologiae septentrionalis monumenta latina*, I, CLXVII. Cette inscription est aussi mentionnée par D'Arbois *Cycle Mythologique*, préface p. VI n° 5. Cf. *CIL XIII* 5676 et DESSAU : *Inscriptiones latinae selectae* 4603 : *In honorem d(omi)ni d(ivina) deo Mercurio Mocco Lucius Masc(us) Masculus et Sedat(a) Blandula mater ex voto*. Nous trouvons aussi dans Dessau que, selon les archives ecclésiastiques, une colline située près de Langres fut très longtemps appelée « Mont de Moque ». Cf. A. HOLDER, t. II col. 603 sqq ; A. BLANCHET : *Mémoires et monuments de la fondation Piot* t. XXXI p. 19 sqq ; *Études Celtiques* V/1 1949, p. 225. On rencontre aussi le praenomen *Moccus* *CIL V* 7856, XII 5683 et la forme *Mocca* *CIL V* 6645, 6650, 7856. L'inscription *CIL III* 965 présente la forme *Moccus* curieusement écrite dans l'ordre inverse des lettres ; Cf. aussi PAULY-WISSOWA : *Real-Encyclopädie* s. v ; art. *Mercurius* par Heichelheim. Le chanoine Drioux : *Cultes indigènes des Lingons* a traité lui aussi de *Mercurius Moccus* ; malheureusement nous n'avons pas pu consulter son ouvrage et ne le connaissons qu'à travers le livre de M. Pierre Lambrechts : *Contributions à l'Étude des Divinités Celtiques* p. 124 n. 11.

aujourd'hui un sers pluriel). Le Mercure gaulois est donc associé au porc (en fait au sanglier) (6), et si le démon de Saint Hervé ne s'appelle pas comme Lug, il porte du moins un nom identique, quant au sens, à une épithète du dieu celtique ass. milé plus tard à Mercure. Dans la mesure où l'on admet, avec d'Arbois de Jubainville précisément, que ce dieu est identique à Lug, on a là une confirmation que le démon Huccan est bien le même personnage que le dieu irlandais vainqueur de Mag Tured.

Devons-nous inférer de la légende ci-dessus que le représentant brittonique de Lugus était encore l'objet d'un culte, - ou à tout le moins de superstitions - en Bretagne Armorique au VII^e siècle. L'hypothèse n'est pas *a priori* invraisemblable. Mais il faut noter la différence des traitements qu'a subis la divinité panceltique en Irlande et en Armorique. Dans le premier de ces pays, Lug, tombé aux mains de scribes savants et évhémérisants, s'est humanisé tout en gardant un caractère merveilleux (qui d'ailleurs n'était pas pour gêner les Irlandais); dans le second, *leuu (pour lui donner le nom qu'il eut vraisemblablement porté en breton de l'époque), le « faux dieu », a suivi le sort de bien d'autres divinités païennes et est tombé au rang de démon. La chance ne l'a pas favorisé à l'égal de Kernunnos, canonisé sous le calque approximatif de Saint-Cornéli.

En somme, un dieu païen détrôné par le christianisme peut trouver refuge sur la terre, au ciel ou dans l'enfer, devenir homme, saint ou démon. De ce que Lug a suivi la première voie, il ne faudrait pas conclure que les deux autres aient été inconnues à l'Irlande : la déesse Brigit continua d'être adorée dans son sanctuaire de Kildare, sous le nom de l'imaginaire sœur de Saint Patrice, et est restée jusqu'à nos jours la sainte la plus populaire de l'île Verte. Et l'amusante insistance que met Lug, dans l'histoire de Conn Cétchathach, à persuader le roi suprême de son origine adamique, prouve qu'il a échappé de justesse à la « diabolisation » qui a atteint d'autres divinités (7).

Arzel EVEN

(6) Cf. Paul-Marie DUVAL : *La vie quotidienne en Gaule*, Paris 1952, p. 115-116 et HOLDER, t. II, col. 603. Il est facile de remarquer que le porc a toujours joué un grand rôle chez les Celtes et est encore la base de leur alimentation.

(7) Sur la persistance des croyances païennes dans le folklore irlandais, voir en particulier les ouvrages de W. G. WOOD-MARTIN : *Pagan Ireland and Tradés of the elder faiths of Ireland*. Au Pays de Galles, Nudd Llawereint, représentant brittonique de Nuada Airgetlam, est également devenu un démon (J. LOTH, *Les Mabino-gion*, t. I, introd. p. 39).

LA CONCEPTION DE CUCHULAINN

selon le *Libur Dromma Snechta*

1) Un jour que les nobles guerriers d'Ulster étaient à Emain Macha, [réunis] autour de Conchobar, une grande troupe d'oiseaux arriva sur Emain. Ils se mirent à paitre, tant qu'ils ne laissèrent ni racine, ni herbe, ni plante sur la terre. Les Ulates en furent affligés. Ils attelèrent neuf chars pour chasser les oiseaux, car ils avaient l'habitude de cette chasse. Conchobar s'assit également dans son char avec sa sœur Dechtire, une toute jeune fille. C'était elle qui conduisait le char de son frère. Les Ulates étaient aussi dans leurs chars, à savoir Conall et Lœgaire et tous les autres. Bricriu [était] aussi avec eux.

2) Ils chassèrent les oiseaux devant eux à travers le désert, par-delà Sliab Fuat, par-delà Muirthemne, par-delà Edmonn, par-delà Breg. Il n'y avait ni fossé, ni clôture, ni mur autour de la terre en Irlande en ce temps-là, jusqu'à l'époque des fils d'Aed Slaine; [il n'y avait] que la plaine nue; c'est à cause du nombre des villages à cette époque qu'on commença à tracer les limites des champs en Irlande. Magnifique et belle [était] la troupe d'oiseaux et... (*passage incompréhensible*). Ils étaient neuf-vingts oiseaux, réunis deux à deux par une chaîne d'argent, et ils allaient par vingt. A la tête de chaque vingtaine étaient deux oiseaux bigarrés réunis par un joug d'argent. Trois oiseaux volèrent de leur côté jusqu'à la nuit et allèrent devant eux jusqu'au bout du pays. La nuit surprit les hommes d'Ulster. La neige tomba dru sur eux. Conchobar dit aux siens de dételier leurs chars et de chercher un abri.

3) Conall et Bricriu allèrent explorer les environs, et ils trouvèrent une maison neuve. Ils y entrèrent. Ils y trouvèrent deux époux. [Ceux-ci] les saluèrent. Ils retournèrent vers leurs compagnons et leur parlèrent de la maison. Bricriu dit qu'il n'était pas convenable à eux d'aller dans une maison [qui n'avait] ni couvertures ni provisions. Elle était petite aussi (?). Ils y entrèrent cependant avec leurs chars; mais à peine y étaient-ils avec leurs chars et leurs chevaux et leurs armes qu'il leur arriva toutes sortes de nourritures et de mets, communs ou rares, connus et inconnus, si bien qu'ils n'eurent jamais si plaisante soirée. Alors ils virent une chose : un jeune et beau guerrier à la porte de la cuisine. Il leur dit : « Quand vous conviendra-t-il de partager la nourriture ? » — « Il y a longtemps que cela nous convient », dit Bricriu. Ils eurent à manger et à boire, et ils furent ivres et ils avaient leur content. L'homme dit alors aux Ulates que sa femme était dans la cuisine avec les douleurs. Dechtire alla l'assister, et [la femme] accoucha d'un fils. Devant la porte de la maison était aussi une jument qui mit bas deux poulains. Les Ulates prirent l'enfant, et on lui donna les poulains pour jouer. Dechtire éleva l'enfant.

4) Quand vint le jour ils virent une chose : ils étaient là sans maison ni oiseaux à l'est du pays. Ils s'en revinrent alors à Emain Macha, emmenant l'enfant et la jument avec ses poulains. L'enfant y fut élevé jusqu'à ce qu'il fut grand. Il tomba alors gravement malade et mourut. On chanta un chant funèbre à Emain Macha, et grand fut le chagrin de Dechtire à la mort de son nourrisson.

5) Elle demanda à boire en revenant des funérailles. Elle demanda à boire dans un vase d'airain. On lui apporta à boire ; de quelque manière qu'elle portât [le vase] à ses lèvres elle sentait une petite bête dans le liquide [qui venait] jusqu'à sa bouche. Quand elle éloignait le vase de ses lèvres nul ne voyait plus la bête. A la fin l'animal sauta brusquement, emporté par son haleine [Dechtire] dormit cette nuit-là et elle vit une chose : un homme auprès d'elle, qui lui dit : « Je te rendrai grosse, ô jeune fille », dit-il ; « c'est moi qui vous ai envoyées sous la forme d'oiseaux. Je suis le fils que tu as élevé ; c'est lui qui vient dans ton ventre, et Setanta sera son nom. Je suis Lug fils d'Ethne ».

6) La jeune fille devint grosse. Les Ulates en furent contrariés, car on ne lui connaissait pas d'époux à ce moment. Ils avaient peur que ce fut Conchobar, lorsqu'il gisait ivre auprès de sa sœur. Ils fiancèrent la jeune fille à Sualdam fils de Rôeg. Grande était sa honte d'aller vers son époux étant enceinte. Elle alla à l'arbre (?) et vomit ce qui était en elle (?), et elle fut vierge encore. Elle alla vers son époux alors. Elle devint de nouveau enceinte. Elle mit au monde un fils, et il était le fils des trois années, et Setanta fut son nom, jusqu'à ce qu'il eut tué le chien de Culainn le forgeron. C'est alors qu'il fut appelé *Cú Chulainn*. FINIT.

Nous donnons ici le récit Egl-LU (voir *Ogam* n° 23), dont nous respectons scrupuleusement le style, plus lourd que dans Eg2 et nettement plus près d'un récit oral. *Libur Dromma Snéichta* « le Livre au dos de neige » n'est pas parvenu jusqu'à nous.

§ 1) *Conall* : dans Eg2 et tous les récits du cycle d'Ulster, Conall est le frère de lait de Cúchulainn ; mais ici il semble être en âge d'homme avant la naissance de ce dernier.

§ 2) *Il n'y avait ni fossé... en Irlande* : note évidemment interpolée par un copiste pédant ; cependant la tradition à laquelle il fait allusion peut fort bien se référer à un souvenir d'un Etat « édénique ».

§ 3) *Une jument* : comparer la naissance de Pryderi dans les *Mabinogion*. Ces deux poulains deviendront plus tard les chevaux du char de Cúchulainn si fidèles qu'ils se noieront du chagrin causé par la mort de leur maître.

§ 5) *C'est moi qui vous ai envoyées* : cette phrase, incompréhensible dans le présent récit, s'éclaire dans la version Eg2 où Dechtire et ses compagnes ont été changées en oiseaux.

§ 6) Il est difficile de comprendre cette allusion à l'« arbre ». On sait que certains arbres sont réputés rendre fécondes les femmes qui vont les étreindre ; Y aurait-il aussi d'autres arbres doués de la propriété contraire ? Ou s'agit-il d'un arbre vénéneux ? — *Le fils des trois années* : c. à d. né (ou du moins conçu) par trois fois. — *Cú Chulainn*, comme l'on sait, signifie « le chien de Culainn ».

BIBLIOGRAPHIE

THE HISTORY AND ORIGINS OF DRUIDISM par Lewis Spence

Les Celtes sont un peuple, ou un ensemble de peuples énigmatiques qui n'ont livré que bien peu de leurs secrets aux chercheurs de toutes les époques. Ce que l'on sait de leur langue est sujet à caution, et on peut en dire autant, sinon plus, de leur religion. Il est possible de préciser tel ou tel point de détail sur lequel un bienheureux hasard fournit une donnée précise, mais vouloir opérer une reconstitution d'ensemble condamne d'emblée le savant aux hypothèses et aux théories plus ou moins hasardeuses. C'est dire qu'il faut s'armer de prudence et ne jamais s'avancer qu'à bon escient, sous peine de voir quelquefois un système ou une thèse laborieusement échafaudés s'écrouler au premier choc.

L'ouvrage de L. Spence répond à une intention qu'on ne saurait trop louer, mais il reste à savoir si l'auteur est réellement arrivé au terme qu'il se proposait. Peut-on faire l'histoire du druidisme ? Peut-on en déterminer l'origine avec précision, ou du moins avec assez de netteté ? Pour notre part, nous ne le pensons pas, et nous dirons même que l'auteur est allé un peu loin en donnant à son livre un titre qui dépasse de beaucoup la réalité. Sauf le cas, très improbable, où un archéologue exhumerait de nouveaux et sensationnels documents, personne ne pourra jamais se vanter d'écrire une « histoire » du druidisme. Tout au plus est-il honnêtement permis de tenter une classification et une utilisation rationnelles des textes anciens et des traditions populaires dans lesquelles on croit discerner des survivances druidiques. C'est une affaire de définition, encore faut-il la faire.

Nous avons trouvé beaucoup de données intéressantes dans le livre de L. Spence, mais nous n'y avons pas trouvé, et pour cause, tout ce que le titre nous laissait en droit d'espérer. En outre, pouvait-on traiter convenablement un sujet aussi vaste en deux cents pages ? L. Spence s'y est essayé : il a au moins le mérite de ne pas prétendre avoir pleinement réussi.

Qui dit druidisme dit automatiquement religion celtique, et il était pratiquement impossible de vouloir traiter l'un sans aborder l'autre. Or, L. Spence s'est trop exclusivement cantonné dans le folklore des pays celtiques et des pays anciennement celtiques, France et Angleterre. Son ouvrage accumule certes des renseignements précieux, puisés aux meilleures sources, mais cela ne l'empêche nullement de contenir des erreurs d'interprétation assez lourdes. L. Spence, en effet, axe son livre sur une idée préconçue : le culte du chêne chez les Celtes, et lie sa thèse aux mythes solaires fort en honneur à une certaine époque. Nous n'avons naturellement pas à mésestimer l'œuvre du grand celtisant qu'était J. Rhys, non plus que les remarquables travaux de J. Franck, mais nous considérons à juste titre que ces théories sont actuellement périmées : elles sont le défaut d'une époque. Les gens qui suivent leur époque sont excusables, cela va de soi, mais il n'en reste pas moins vrai que le livre tire de cela une allure un peu vieillote, très XIX^e siècle, et c'est regrettable.

Au surplus, le livre présente une grave lacune : depuis vingt ans, l'étude comparée des religions a fait d'énormes progrès, il

existe bien quelques faits germaniques ou italiques, voire même indo-iraniens mis en parallèle, mais nous nous estimions en droit d'attendre, sur un pareil sujet, une étude comparative rapide des faits indo-européens à seule fin de situer les faits celtiques. Les récents ouvrages de MM. Georges Dumézil, Jan De Vries, J. Vendryès, pour ne citer qu'eux, auraient d'ailleurs singulièrement facilité cette étude. Nous avons beaucoup déploré de ne trouver aucun de ces noms dans les notices bibliographiques et les références.

A la place, L. Spence nous offre de nombreuses comparaisons avec des faits égyptiens, américains ou océaniques. Ces faits ont leur valeur, mais on ne peut jamais leur attribuer qu'une portée d'ordre général, une valeur humaine. Ils ne remplacent nullement l'indispensable étude comparative. Sur le plan général, la religion celtique et le druidisme ne sont que ténèbres et inextricable imbroglio si on ne les éclaire pas par une étude très poussée de Rome, de l'Inde et du monde germanique. Et ceci est un strict minimum.

Nous n'entrerons pas dans le détail où nous avons relevé de nombreuses erreurs, et notre conclusion sera rapide. Le « druidisme » a tant souffert des fantaisies, littéraires ou autres, des celtomanes de toute espèce et de tout acabit que nous ne pouvons qu'approuver une tentative d'explication objective. Mais nous ne ferons de l'ouvrage de L. Spence, ni un instrument de vulgarisation, ni un instrument de travail. Le livre que nous attendons, complet, détaillé, à jour des connaissances de notre époque, reste à faire.

Pierre LEROUX

Emile THEVENOT : *Les monuments et le culte d'Epona chez les Eduens* in *L'Antiquité Classique*, tome XVIII, (1949) fasc. 2, p. 385-400. Il est curieux de constater que les monuments d'Epona sont très nombreux dans le pays éduen; aussi comprenons-nous fort bien que M. Thevenot ait limité géographiquement une étude exhaustive très précise et parfaitement à jour des découvertes les plus récentes : la liste qu'il nous donne mentionne quatre inscriptions, et trente six stèles ou statuettes (dont plusieurs sont inédites), plus quatre monuments douteux : aucune autre région de Gaule n'atteint cette densité.

Une si grande richesse archéologique permet de se livrer à une étude des divers aspects d'Epona : un fait bien établi est qu'Epona est la déesse des chevaux et la déesse de la prospérité. Les monuments figurés laissent deviner qu'elle a été aussi la déesse des voyageurs (c'est-à-dire ceux qui utilisent les chevaux dans leurs déplacements), que son culte est en rapport avec le culte des eaux et des sources et avec celui des déesses-mères. Enfin Epona possède un caractère funéraire assez marqué. Tout ceci révèle donc autre chose qu'une simple déesse des chevaux : il faut savoir gré à M. Thevenot de nous apporter tant de précision sur la grande extension du culte d'Epona dans le pays éduen.

Emile THEVENOT : *Les origines du vignoble bourguignon d'après les documents archéologiques* in *Annales de Bourgogne*, t. XXIII, 1951, pp. 253-266 & t. XXIV, 1952 pp. 247-255. Il n'a pas été difficile de trouver définitivement à la suite de Camille Julian,

que les Gaulois de l'époque de l'indépendance ne buvaient pas de vin et ne cultivaient pas la vigne. C'est au début du IV^e siècle seulement, en 311, qu'un texte du rhéteur Eumène atteste l'existence de vignobles sur la côte de Beaune et de Nuits. Il faut donc explorer 350 ans d'histoire gallo-romaine, entre l'époque de César et celle de Constantin pour déterminer quand et comment la vigne a fait son apparition. Cherchant avant tout des preuves concrètes, M. Thevenot s'est tourné vers l'archéologie : aire de dispersion des monuments représentant la vigne ou le dieu au maillet, traces de l'extension progressive du culte de Bacchus, examen minutieux des tessons d'amphores. Son exposé va de point en point et sa démonstration est extrêmement simple et claire, en voici le schéma : l'aire de dispersion des monuments correspond exactement au vignoble bourguignon actuel, et c'est aussi dans cette même aire que se trouvent les monuments révélateurs du culte de Bacchus. Ensuite les amphores sont de deux types ; un type d'amphore allongée et un type d'amphore sphérique. Les tessons du premier type portent des traces de poix, signe distinctif de leur affectation au transport du vin, le deuxième type a par contre surtout servi au transport de l'huile, des fruits, des céréales, etc... Ils sont facilement reconnaissables : les amphores allongées ont presque toujours la marque de potier sur le col, les amphores sphériques sur l'anse. Or, « au mont Beuvray, ancienne Bibracte, dont l'occupation suivie a cessé au début de notre ère, sur une cinquantaine de marques retrouvées, toutes sauf une sont portées sur le col », tandis qu'à Alésia « toutes celles qui sont déchiffrables... paraissent être d'origine espagnole. Un repère chronologique, pour cette série, nous est fourni par une marque datée de 149 après J.C. Au milieu du II^e siècle les gans d'Alésia importaient de l'huile d'Espagne et non plus du vin... » Et M. Thevenot conclut : « Il est probable que la production de la Côte suffisait dès lors aux besoins régionaux... ». Enfin, dans sa seconde étude, en plus d'utiles précisions, M. Thevenot apporte des indications sur la répartition des vignobles par rapport aux routes ; bien que tributaires des voies de communication, ils n'ont pu guère être plantés que là où le terrain s'y prêtait, chose qu'il n'est pas donné à l'homme de modifier à son gré.

F. L. R.

Pierre LAMBRECHTS : *Arthuriana* (De vlaamse Gids) Bruxelles 1952 : Le troisième congrès de la Société Internationale Arthurienne (Winchester, août 1951), auquel M. Lambrechts a assisté en « geïnteresseerd amateur » lui a fourni la matière d'un brochure d'une vingtaine de pages. Ce n'est pas un article ou un ouvrage d'érudition : c'est à la fois beaucoup moins et beaucoup plus, en ce sens que *Arthuriana* est un témoignage important en faveur des études arthuriennes premièrement, sans lesquelles il est impossible de comprendre le Moyen-Age, et en deuxième lieu des études celtiques, sans lesquelles une connaissance des choses antiques ne peut pas être complète.

Pierre LAMBRECHTS : *Over aard en betekenis van Vesta* (Mededelingen van de Koninklijke Vlaamse Academie voor Wetenschap, Letteren en Schone Kunsten van België, Klasse der Letteren, jaargang XII/7), Bruxelles 1950. Les divinités antiques ont souvent beaucoup évolué, et la conception classique qui a finalement prévalu ne correspond pas obligatoirement à la réalité originelle. M. Lambrechts s'attaque à un problème passablement ardu et irritant : celui de la déesse romaine Vesta dont le culte puise à des sources très anciennes, probablement contemporaines de la royauté

romaine. Sans entrer dans le détail d'un exposé compact, nous pensons que les conclusions de M. Lambrechts méritent d'être signalées : Vesta, déesse protectrice de Rome s'identifiait, avant l'instauration du culte de la Triade Capitoline, à la Terra Mater. De ce fait elle s'opposait à Jupiter et équilibrait le caractère lumineux de ce dieu dont on sait qu'il a d'abord représenté le dieu indo-européen du ciel.

Alf. SOMMERFELT : *Edward Lhuys and the comparative method in linguistics in Norsk Tidsskrift for Sprogvidenskap*, tome XVI, 1952, pp. 370 sqq. Ce n'est pas une étude linguistique à proprement parler, c'est un point d'histoire des études philologiques que M. Sommerfelt retrace dans ce court article. E. Lhuys a vécu de 1660 à 1709, et un siècle et demi avant Zeuss, cet érudit a émis dans son ouvrage *Archeologia Britannica* publié à Oxford en 1707, et dans sa correspondance des vues très justes sur les liens unissant les différentes langues celtiques. Quand on pense à l'incroyable naïveté de la plupart des théories linguistiques du XVIII^e siècle et des premières années du XIX^e, on ne peut qu'approuver l'hommage rendu par M. Sommerfelt au bon sens d'un précurseur qui ne disposait d'aucun moyen d'étude comparable à ceux dont nous pouvons tirer parti à notre époque.

Ch. GUYONVARCH

CHRONIQUES

I

THE JOURNAL OF CELTIC STUDIES,

t. I, vol. 1 novembre 1949 & t. I, vol. 2 novembre 1950

Le JCS est venu s'ajouter au grand nombre des revues et des publications de toute nationalité qui sont à la disposition des celtisants. Disons sans plus attendre cependant, que cette nouvelle revue se situe dans le petit groupe des revues sérieuses. Nous avons noté une certaine tendance à sortir des chemins battus et des théories habituelles, tout en respectant, cela va de soi, les méthodes de travail normales de tous les philologues. Les résultats ne sont pas toujours très heureux, mais cette tendance elle-même est un bien, car une théorie nouvelle, même si elle n'est pas destinée à se fonder définitivement et à faire souche, force à chaque fois les savants à revoir et à reviser leurs opinions.

Nous n'avons pas la possibilité ici d'analyser article par article le contenu de ces deux volumes, et nous le regrettons, mais nous sommes heureux de signaler les articles les plus saillants, signés des noms les plus connus.

Sous le titre « Irlandais *Rug*, préfixe superlatif », M. J. Vendryès étudie un préfixe vieil-irlandais « *rug* » conservé accidentellement par des gloses. Ce préfixe sorti de l'usage courant prend un sens superlatif et a servi aux glossateurs à préciser les traduc-

tions de mots latins. Mais il y a en irlandais un préfixe *ro-* qui sert habituellement à rendre le superlatif. *Rug* est donc un mot voisin, mais nécessairement différent, dont le vocalisme spécial pose un problème délicat. Avec la perspicacité et la clairvoyance qui le caractérisent, M. Vendryès est allé chercher des points de comparaison dans les autres langues indo-européennes, tout particulièrement le sanskrit. Et il ressort de cette étude, que nous ne reprendrons pas point par point, que le vieil-irlandais *rug-* est comparable au sanskrit *pra hi* et remonte à l'indo-européen **pro-ghi*, **pro* étant un préverbe (ayant seul survécu en gaélique sous la forme (*p*)*ro*) et *ghi* une particule séparable. La forme *rug-* s'explique très bien si l'on admet **pro-ghi* = **rugi* = *rug* avec abandon de la palatalisation, *rug* n'étant en effet qu'un simple élément grammatical. En résumé, cette brève étude de M. Vendryès fait encore apparaître la concordance et l'archaïsme de deux branches indo-européennes très éloignées, le celtique et le sanskrit. On retrouve certes des usages grammaticaux similaires en itaïque et en balto-slave, et M. Vendryès ne manque pas de les noter, mais ils ne sont pas aussi nets.

Old Irish ainder, « a young woman ». M. Holger Pedersen étudie ce mot irlandais et ses correspondants dans les langues néo-celtiques. Les études de grammaire comparée auxquelles M. Pedersen s'est livré l'ont amené à faire plusieurs observations d'ordre général : le celtique perd souvent certaines consonnes indo-européennes, par exemple *s* entre deux voyelles non accentuées, ou *p* initial, fait très connu. Le résultat est que le mot celtique est souvent rendu méconnaissable. En l'occurrence, le problème est encore compliqué par l'évolution sémantique, et l'existence d'un mot basque *andre*, *andere*, *avre*, qui ne peut être une coïncidence. On a supposé un emprunt du basque au celtique, et pour classer la question, un transport de sens bretonique de « jeune fille » à « génisse ». L'essentiel de l'article de M. Pedersen réside dans une idée très originale : remarquant l'extrême facilité avec laquelle les langues celtiques emploient la métathèse il a pensé au mot grec *parthenos* déclaré par Ernout et Meillet dans leur Dictionnaire Étymologique de la langue latine, « sans étymologie, comme *uirgo* ». La métathèse du groupe **parthen* étant *(*p*)*anāher*, M. Pedersen obtient un thème correspondant parfaitement au mot celtique. Le reste de l'article apporte aussi des précisions sur le vocalisme des mots celtiques modernes, que quelques détails empêchent de ramener à une même racine. On trouvera peut-être que faire une métathèse artificielle est une méthode osée et critiquable. Mais même s'il convient de faire des réserves, les méthodes hardies, fussent-elles chirurgicales, n'ont jamais nui aux progrès de la science, quand elles sont faites en conformité avec ses principes essentiels.

Gaulish Tuththos, avot, ieuru. L'un des meilleurs spécialistes du gaulois, M. Josua Watmough, étudie trois mots gaulois, attestés dans les comptes de potiers de La Graufesenque (Aveyron), découverts il y a une vingtaine d'années : *Tuththos*, *avot*, et *ieuru*. La signification de *tuththos* est difficile à établir. On sait que les ateliers de La Graufesenque ont fabriqué des poteries d'excellente qualité destinées à être exportées dans tout l'empire. Les travaux ont permis jusqu'à présent d'établir pour 190 noms de fabricants un total de 765.132 vases pour une période de quelques années seulement (Cf P.M. DUVAL : *La vie quotidienne en Gaule*, p. 159 sqq. ; OSWALD : *Index of potter's stamps and terra sigillata et Rev. Et. Anc.* 1951 et 1952). Les comptes sont écrits en cursif sur des tessons, et comportent toujours le nom du potier, le genre du vase fabriqué, la dimension, et la quantité de pièces fabriquées,

Or, l'en-tête des comptes porte en règle générale le mot *tuthos* accompagné d'un chiffre ordinal de 1 à 10. M. J. Watmough fait remarquer que le groupe consonantique *st* est étranger au celtique et a été assimilé en Gaule au groupe indigène africain *ts* écrit indistinctement avec un tétha grec, *dd*, *ss*. La solution préconisée par M. Watmough est donc de reconstituer un mot gaulois **tos-los* « tesson », emprunté au latin *testa*, avec un transport de sens technique. Ce mot aurait été introduit par les entrepreneurs de poterie, de langue latine et emprunté par leurs employés gaulois.

Ces employés gaulois d'ailleurs, ne semblent pas avoir été des esclaves, comme les potiers italiens. Malgré quelques difficultés de détail, il est possible de croire, comme le dit M. P. M. Duval dans son ouvrage que nous venons de citer (o.p.p. 159) que la condition sociale des potiers était plus élevée en Gaule : « L'existence d'habitations et de petites nécropoles, à côté des fours, atteste au contraire que les potiers logent à l'endroit de leur travail, et l'abondant matériel funéraire retrouvé dans leurs tombes suggère que ces travailleurs étaient des hommes libres ». L'emploi qui est fait de *avot*, *avoti*, *avo* semble confirmer encore cette opinion. Après avoir écarté l'hypothèse selon laquelle ce mot aurait une parenté avec la formule dédicatoire latine *ex voto*, M. Watmough fait remarquer que les noms gaulois auprès desquels *avot* se trouve ne peuvent être que des noms de chefs, et que nous avons à huit reprises en face d'une phrase comprenant *avot* le verbe latin *fecit*. Nous sommes donc autorisés à croire deux choses distinctes : les corporations de potiers n'étaient pas réduites à une condition servile, et *avot* est un mot verbal que nous devons considérer comme la traduction du latin *fecit*. M. Watmough montre de même que *ieuru* est gaulois et est une forme verbale.

« *Some Celtic Etymologies* ». M. J. Pokorny discute de son côté de quelques étymologies celtiques délicates, et apporte, avec clarté et mesure, de nouveaux éléments de travail. La discussion au sujet du vieux-celtique **andera* n'est pas la partie la moins intéressante de son étude. Après avoir examiné les mots néo-celtiques et admis l'existence d'un vieux-celtique *anderos andera*, M. Pokorny rejette la possibilité d'un emprunt du basque au celtique. Selon lui, en celtique, le mot a d'abord servi à désigner les animaux, tandis qu'en basque c'est le contraire qui se produit. « In Basque the word is applied only to the human female, and it is not very likely that the original meaning was « damsel », and was only later applied to animals. The reverse would be the usual thing ». Et comme la grande extension du terme en celtique exclut l'hypothèse d'un emprunt au basque, il ne reste plus qu'une possibilité : la survivance d'un substrat préindo-européen. Il est certain, nous dit M. Pokorny, que le basque est une langue formée d'éléments disparates, hamitiques et caucasiens. Il existe en outre en berbère une racine *ndr* « être en rut », le *a* étant l'article hamitique masculin, mais ceci a assez peu d'importance, le mot ayant pu comporter primitivement un sens très général. Il n'est pas sans intérêt de comparer ces données fournies par M. Pokorny, à celles apportées par M. Pedersen et dont nous avons rendu compte plus haut. Avons-nous là la trace d'une correspondance entre les substrats de l'Europe occidentale et méditerranéenne ? Ce n'est pas une chose facile à vérifier.

Parmi les autres étymologies proposées, nous avons remarqué enfin celle du gallois *caer*, breton *kêr*. M. Pokorny bouscule l'étymologie acceptée habituellement, par le latin *castra* « which is

phonetically impossible, the groupe *str* being quite common in Brythonic ». A la place M. Pokorny nous propose le latin *quadra*. Les mots brittoniques auraient alors subi une évolution semblable à celle de **kadros* = *keŕr*, = *kaer*, = *kaer* « beau ».

« *The Norsemen in present day Donegal tradition* », par M. Alf Sommerfelt. Les invasions scandinaves ont fortement marqué le monde celtique. Elles en ont pratiquement provoqué l'écroutement, et l'Irlande elle-même, épargnée par la conquête romaine et les invasions anglo-saxonnes, n'y échappa pas complètement. Les Vikings se sont solidement implantés en Irlande au haut-moyen-âge, et ont laissé bien des souvenirs de leur passage. Au point de vue strictement linguistique il était inévitable que le gaélique n'ait pas reçu des mots scandinaves et qu'il ne s'en soit pas résulté des échanges « culturels » divers. La question a déjà été étudiée par quelques linguistes, dont C. Marstrand dans son *Bidrag til det Norske Sprogs Historie i Irland* (Kristiana 1915) et M. Christensen dans *The Vikings and the Viking Wars in Irish and Gaelic Tradition* (Oslo 1932), ou M. Vendryès dans quelques-uns de ses articles, dans la Revue Celtique. M. Alf Sommerfelt étudie ce qui reste de cette influence nordique dans une région gaélicisante, le Donegal. Les combats entre Gaëls et Norvégiens (les Danois étaient peu nombreux) y laissaient encore un souvenir confus en 1915. M. Sommerfelt conte : « In Torr these names (Lochlann, Lothlinn, Lathlinn, Tir na Lochlannaigh) designate overseas countries with the inhabitants of which the ancient Irish had been at war, but about which present day people have very hazy ideas; an old woman thought I came from a country somewhere near Australia, when she heard I was a Lochlannach. The Lochlannaigh are thought to have been strong and big. Hidden treasures are often believed to be of Norse origin ». En conclusion M. Sommerfelt cite quelques mots actuellement en usage dans le dialecte de Donegal et dont l'origine norroise est indiscutable, puis deux historiettes populaires. Dans la première le thème du père disant de tuer son fils pour qu'il ne révèle pas le secret (An Lochlannach agus a mhac) est calqué sur un thème semblable du poème eddique de l'Atlakvidha, dans la seconde les Norvégiens ont été confondus avec les Fomhóraigh.

Parmi les autres articles, qui nous apprennent tous quelque chose, nous avons remarqué :

The Gaulish three-faced god on planetary vases par Raffaele Fattazzoni. Il nous est difficile de souscrire à toutes les vues de l'auteur. Son interprétation des vases trouvés à Bavai, Jupille, Fléngenberg est par trop dogmatique. Ces vases peuvent très facilement s'interpréter dans des sens différents.

*Indo european *sreu/sru « to flow, to stream » in celtic especially Irish river-names*, par A. Heiermeier. Il conviendrait de faire des réserves sur quelques points de cet article.

Studies in Gaulish vocabulary par Vittore Pisani. L'auteur étudie trois mots délicats du vocabulaire gaulois : « *Braca* and the Germanic Lautverschiebung, **brik- & crama, cramum* ». Il nous plairait de revenir sur cette question.

Flannacan Mac Cellataich Ri breg hoc carmen par Kathleen Mulchrone, présentation et traduction d'un texte irlandais du XII^e siècle. E. L. R.

LES CAHIERS DU SUD n° 314 (1952)

Les Cahiers du Sud sont une revue littéraire dont la lecture nous est d'autant plus agréable qu'ils ne se cantonnent pas uniquement dans la littérature et savent aussi regarder vers d'autres horizons avec un éclectisme de bon aloi. Nous avons déjà signalé ici un excellent article de Mlle Clémence Ramnoux sur les légendes irlandaises du cycle des rois. Dans le numéro 314 nous trouvons un chapitre entier « Mythes indo-européens » consacré à une science qui nous touche de près : la mythographie. Sous le titre « La notion de souveraineté chez les Indo-européens » Paul Arnold présente deux très bons articles, le premier de M. Stig Wikander sur « L'histoire des Ouranides » et le second de M. Jan de Vries sur « La valeur religieuse du mot germanique Irmin ». Il ne nous déplaît en aucune façon de voir l'auteur de l'introduction prendre un chemin déjà pris par l'ensemble des rédacteurs d'Ogam et insister sur l'importance des travaux de M. Georges Dumézil relatifs à la mythologie comparée. Il était d'ailleurs impossible de ne pas rendre hommage à la grande valeur de M. Dumézil quand deux grands spécialistes, utilisant sa méthode, montrent une fois de plus ce que peuvent donner « l'analyse structurale des phénomènes mythiques » et « l'étude de l'influence d'une structure religieuse donnée sur les divers plans idéologiques qu'elle commande ».

M. Stig Wikander a pris pour point de départ la correspondance Ouranos-Varuna, notée par G. Dumézil dès 1934. Le mythe des Ouranides dans la mythologie grecque, ce curieux et archaïque récit des dieux célestes dévorés par leurs enfants, après quoi ces derniers prenaient leur place, ne pouvait être qu'indo-européen. Mais s'il fallait y penser, il fallait aussi et surtout le prouver, et autant le mythe d'Ouranos est riche, autant celui de Varuna est pauvre, obscur, confus. Le travail de M. Wikander apporte cette preuve.

Depuis 1936, les recherches de E. Forrer et H. G. Güterbock avaient permis l'exploitation de textes hittites mentionnant eux aussi quatre rois-dieux du monde se succédant comme les Ouranides grecs. Ces textes confirmaient d'un autre côté l'authenticité d'un groupe de légendes iraniennes qu'un aspect récent et pseudo-historique faisait légitimement suspecter. Mais la faute initiale de Forrer et de Güterbock était de considérer le mythe grec comme la résultante d'influences phéniciennes après emprunt aux Hittites. M. Stig Wikander reprend le problème point par point, précise et définit ce qu'il faut attribuer en propre à chaque mythe, grec, hittite et indo-iranien, ce qui le fait arriver à une conclusion différente : les coïncidences nombreuses de ces thèmes mythiques, leurs analogies d'ensemble à l'exclusion d'analogie « de détail » ne peuvent les faire remonter qu'à une origine indo-européenne commune. Tout cela est très clair et très intéressant.

L'article de M. Jan de Vries traite un sujet plus proche de nous. La délicate question du mot *Irmin* commence avec la chronique du moine saxon Widukind faisant état d'une victoire des Saxons sur les Thuringiens, ainsi que de l'érection par les vainqueurs d'une colonne ressemblant à Hercule et portant le nom de *Hirmin*.

Ce témoignage direct du X^e siècle est encore confirmé par deux plus anciens, le *Chronicon Laurissense* et la *Translatio Alarij* du moine Rodolphe de Fulda à propos de la prise d'Eresburg par Charlemagne en 772. L'idée selon laquelle une colonne soutient le ciel et l'empêche de tomber est commune à beaucoup de peuples, indo-européens ou non, mais chez les Germains le problème est plus complexe.

Sans polémiquer inutilement et aggraver les controverses, M. Jan de Vries reprend la discussion, et de son exposé il ressort clairement ceci : *Irmin* pose un problème religieux et un problème linguistique. Il ne faut pas penser trouver une solution valable au premier sans avoir au moins examiné le second car le mot *irmin* se trouve en composition dans de nombreux vocabulaires du germanique septentrional ou occidental et si on ne peut rien conclure de chaque cas isolé une étude générale laisse clairement apparaître que ce terme possédait un valeur religieuse indiscutable.

Mais l'intérêt principal de l'article n'est pas la mise au point des données scientifiques. C'est bien plutôt l'application pratique et l'interprétation logique qu'on peut en faire en fonction de la mentalité primitive qui répugne aux abstractions et aux généralisations trop poussées. Et M. Jan de Vries s'explique : les Germains n'avaient pas nettement conscience de former un seul et même peuple ; pour eux, le monde organisé s'arrêtait aux limites de la tribu, au-delà, c'était le monde vierge, inconnu, hostile. C'est donc cette façon de concevoir qui a servi de moule à leur pensée religieuse, et le *Midgard* ou monde du milieu s'oppose à l'*Utgard* ou monde extérieur des Islandais. *Midgard* a par conséquent un sens double, à la fois intime et général, qui permet de supposer que pour une peuplade germanique la colonne soutenant le monde était avant tout la colonne soutenant « son » monde. Dès lors s'il n'est pas possible de postuler avec certitude l'existence d'un dieu **Irminaz* commun à tous les Germains, il n'est plus possible non plus de dire avec certitude qu'il n'a jamais existé.

Au surplus une nouvelle explication de M. Dumézil du terme sanscrit *aryaman* vient renforcer la thèse de M. Jan de Vries : *Aryaman* est le dieu des *ari*, la communauté des hommes qui vivent sous sa protection, par opposition aux barbares qui ne le connaissent pas. Or, selon l'explication de M. Dumézil, *Aryaman* est le « troisième souverain ». *Irmin* ne serait-il pas le troisième souverain germanique, progressivement absorbé par Odin (Wotan) qui porte aussi en Scandinavie le surnom significatif de *Jörmunr* ?

Il serait intéressant, en complément de l'article de M. De Vries, d'étudier les analogies probables, même si elles sont difficiles à discerner, entre les cosmologies celtiques et germaniques. Celtes et Germains ont trop longtemps été voisins pour que l'on puisse donner à priori une réponse négative. M. Jan De Vries ne se lance pas dans ce domaine qui n'est pas spécialement le sien, mais nous ne doutons pas que pour cette étude des faits celtiques et germaniques son article sera un modèle impeccable et un instrument de travail incomparable. En attendant il n'y a à proprement plus rien à dire sur le mot germanique *Irmin*.

Ch. GUYONVARCH.

CERNUNNOS

I. — ESSAI D'EXPLICATION ETYMOLOGIQUE

Le dieu Cernunnos est une des figures les plus obscures du panthéon gaulois. Aucune interprétation, si vague, si lâche soit-elle, ne peut l'assimiler à une divinité celtique insulaire quelconque, et les représentations figurées de la Gaule romaine ne sont pas nombreuses. Encore offrent-elles des caractéristiques multiples, et si différentes que l'on peut tout au plus évaluer à une dizaine le nombre des représentations « classiques » du « dieu aux cornes de cerf assis dans la posture bouddhique », et que les avis les plus compétents diffèrent notablement lorsqu'il s'agit de replacer Cernunnos dans un cadre mythologique organisé (1). Des travaux archéologiques récents ont été consacrés à Cernunnos (2), mais nous allons avant tout reprendre la question sous un autre angle : nous sommes d'avis, en effet, que toute tentative d'explication doit aussi s'appuyer sur les données linguistiques fournies par l'épigraphie.

Les renseignements épigraphiques concernant Cernunnos se limitent strictement à une inscription, très mutilée, d'un monument conservé actuellement au Musée de Cluny : CIL XIII 3026c [C]ernunno(s). Au premier abord il ne semble pas qu'il y ait là matière à d'amples développements, mais cette unique inscription elle-même présente de grosses difficultés d'interprétation.

Nous n'avons pas de raison de mettre en doute la restitution complète du C initial, faite par tous les archéologues et celtisants, mais, après avoir vu la pierre de Cluny nous nous permettrons d'exprimer notre scepticisme sur l'existence même du s final. La première chose à remarquer est, que si un s a été gravé, il n'en reste aujourd'hui plus trace. Or, le monument a beau être endommagé, la lecture de ERNUNNO n'est pas douteuse, et le mauvais centrage de l'inscription ne signifie rien de particulier. Si nous admettons maintenant le s nous avons une terminaison -os, désinence du nominatif gaulois. Mais tous les noms de divinités gallo-romaines relevés par l'épigraphie sont habillés de déclinaisons latines : nous avons *Grammus* et non *Grannos*, *Belenus* et non *Belenos*, etc... C'est une règle constante. En outre les dédicaces ne sont jamais au nominatif, mais au datif. Pourquoi, en bonne logique, ne pas lire [C]ernunno, datif singulier de *Cernunnus*, forme latinisée d'un théonyme gaulois *Cernunnos* ? (3).

(1) Cf. P. LAMBRECHTS : *Contributions à l'étude des divinités celtiques*, Bruges 1942.

(2) Mrs Phyllis PRAY BOBER : *Cernunnos, origin and transformation of a Celtic divinity*, in *American Journal of Archeology* vol. LV n° 1, janvier 1951.

(3) Cf. DESSAU : *Inscriptiones Latinae selectae* 4613b. Dessau lui aussi restitue le s final et écrit [C]ernunno(s).

Ceci étant dit, nous poserons que l'inscription du monument de Cluny nous fournit le théonyme gaulois *Cernunnos* que nous allons désormais étudier.

La première traduction proposée a été celle de A. Holder : *Cernunnos* = *der Horngott* « le dieu cornu », suivi en cela par Ihm dans la *R.E.* tandis que Wh. Stokes se bornait de son côté à noter brièvement une parenté phonétique entre *Cernunnos* et les thèmes celtiques en *korn*. On n'était pas sans remarquer, certes, que les vocables désignant la corne ou les bêtes à corne étaient apparentés dans la plupart des langues indo-européennes (latin *cornu*, galate *karnon*, gotique *haurna*, etc...), mais sans plus (4).

Cette interprétation est manifestement influencée par l'iconographie. La traduction de Holder, « der Horngott » repose uniquement sur la présentation de Cernunnos en dieu anthropomorphe et cornu, mais elle est insuffisante, et d'ailleurs une simple remarque de L. Weisgerber suffit à la ruiner définitivement : « Die Deutung als « Horngott » ist unwahrscheinlich, weil die keltischen Sprachen übereinstimmend die Ablautsform *carno für « Horn » aufweisen » (5). Et de fait, **karnos* est la forme vieille-celtique s'insérant normalement dans le cadre de l'indo-européen ; pour nommer le sabot d'une bête à corne ou du cheval, le gallois et le breton ont respectivement : *carn* (Pl. *carnau*) et *karn* (Pl. *karnou*). L'irlandais, le gallois et le cornique *corn*, le br. *korn* avec pluriels métaphoniques ou pluriel par infection vocalique sont de toute évidence des emprunts assez récents au latin *cornu*. Ceci ressort du traitement différent du *o* long indo-européen, gardé intact par l'italique, et transformé en *a* par le celtique : phonétiquement parlant, c'est *karn* qui correspond exactement à *cornu* et non *kernu*. (6).

Il nous faut donc chercher autre chose et nous attaquer au problème par un autre biais. La solution proposée devra satisfaire à trois conditions nécessaires :

- 1° correspondre phonétiquement à Cernunnos,
- 2° correspondre sémantiquement,
- 3° n'être en contradiction avec aucune donnée déjà acceptée.

Autant dire qu'il ne sera pas facile de toucher au but, et que

(4) A. HOLDER : *Alt-keltischer Sprachschatz* t. I, col. 993 ; PAULY-WISSOWA : *Real Encyclopädie* III/2 col. 1984 s.v. *Cernunnos* ; Wh. STOKES : *Urkeltischer Sprachschatz* p. 79 & MOWAT : *Remarques sur les inscriptions antiques de Paris* p. 29 ; A. ERNOUT et A. MEILLET : *Dictionnaire Étymologique de la langue latine*, Paris 1939, p. 221-222.

(5) Leo WEISGERBER : *XX^e Bericht der Römisch-Germanischen Kommission* 1930, *Die Sprache der Festlandkeltten* p. 197.

(6) Nous précisons aussi qu'il n'est pas possible de relier directement *karn* et *kern*, le vocalisme étant différent.

nous ne prétendons pas donner une explication définitive. Ne surestimons cependant pas la difficulté : Cernunnos est un terme gaulois, et le trait essentiel de la phonétique gauloise est son extrême archaïsme : toutes les observations faites à ce sujet jusqu'à présent concordent. Il y a donc de fortes chances pour que ce terme considéré représente un stade d'évolution assez primitif : les comparaisons que nous allons faire vont toutes être faciles : les difficultés ne vont surgir que dans les complications phonologiques et sémantiques des langues néo-celtiques.

Dans *Cernunnos* plusieurs éléments sont à distinguer, et nous décomposerons ainsi : *cer-n-u-m-n-o-s*, tout en postulant a priori que l'archaïsme prononcé du gaulois ne donne pas lieu de supposer une altération vocalique : le *e* de la première syllabe vient certainement d'un *e* court indo-européen. Il convient toutefois de prendre un cadre très large, englobant toutes les branches connues des langues indo-européennes. Posons alors un thème **kern-* ; des rapprochements s'imposent immédiatement :

- 1° irlandais *cern*, gallois *cern*, breton *kern* «sommet de la tête».
- 2° latin *cernu-us*, « qui fait la culbute, saltimbanque ».
- 3° vieux-norrois *hjaruá*, vieux-haut-allemand *hiruá*, allemand (Ge)*hirn*, «cerveau».

Comme nous le voyons, les mots celtiques ne sont pas isolés, mais nous ne pouvons pas en rester là : le *-n-* de tous les mots que nous venons de citer est suffixé. Sans entrer ici dans les détails d'une étude linguistique déjà faite (7), nous analyserons une racine **ker-* suffixée selon le cas en **-n*, **-s*, **-i*, **-u*, ces suffixes pouvant même, comme le fait remarquer E. Raucq (8), se combiner entre eux. L'étendue et la variété des éléments apparentés s'accroît d'autant. Outre les mots déjà cités, nous mentionnerons maintenant :

1° au même degré de vocalisme *-e-* : le grec *kerna*, *kernai*, *keras* ; le latin *cerebrum*, *cervus* ; le vieux-haut-allemand *hiruz*, allemand moderne *Hirsch*, néerlandais *hert*, vieux-norrois *hjothr*, suédois *hjort* vieux-saxon *hirot*, anglo-saxon *herot* (germanique commun **her-san*) ;

2° au vocalisme nul **kr-* : le sanskrit *çirah*, *çirnah* ; le grec *kranos*, *karnos* ; le vieux-haut-allemand *hornuz*, *hornaz*, anglo-saxon *hyrnet* ; le vieux-haut-allemand *hrind*, allemand moderne *Rind*, néerlandais *rund*, vieux-norrois *hrutr* ; le gallois *carw*, cornique *carow*, breton *karv*.

Ne nous attardons pas sur la complexité des termes de base ;

(7) Elisabeth RAUCQ : *Contribution à la linguistique des noms d'animaux en indo-européen*, Anvers 1939, pp. 22 sqq.
(8) *Ibid* p. 22

tout ceci nous suffit largement pour tirer des conclusions simples et d'une évidente clarté : les différences de vocalisme qui ont servi à rectifier l'erreur de traduction « der Horngott, der Gehörnte » ne doivent pas nous empêcher de ramener cet ensemble de mots à une racine indo-européenne commune **kr-*. Et d'une première recherche il résulte que le premier élément *Cern-* du théonyme gaulois Cernunnos a pour traits caractéristiques :

- 1°) de désigner le sommet de la tête,
- 2°) d'être apparenté aux mots indo-européens désignant les bêtes à corne en général et le cerf en particulier,
- 3°) d'être issu d'une racine commune à tous les mots désignant la corne.

La deuxième partie composante de *Cernunnos* est plus difficile à expliquer. Nous avons déjà dit ce que nous pensons de *-os* (Cf. n. 3). Reste ce qui précède, le suffixe *-u-m-n-*, et là rien n'est clair. Nous savons néanmoins que le *-n-* est une consonne très fréquemment suffixée par les langues celtiques pour la formation,

- 1°) de pluriels : gall. *mab*, *meiblon*, } *lladr*, *lladron*, }
br. *mab*, *mibien*, } *diils* } *laer*, *laeron*, } voleurs
 - 2°) de désinences féminines : gall. *tlos*, *tlosen*, « pauvre »
br. *sod*, *sodenn*, « fou »
 - 3°) de singulatifs en brittonique : gall. *rhos*, *rhosyn*, « rose »
br. *gwez*, *gwezen*, « arbre »
- et de diminutifs en gaélique : irlandais, *gran*, *granne*, « grain »
- 4°) d'augmentatifs en gaulois : epos « cheval »,
Epona, dama, « vache », Damona

C'est ce dernier exemple qui nous intéresserait directement si nous pouvions éliminer l'obstacle constitué par les *-m-*. A ce propos une question se pose : les anciens Celtes attribuaient-ils la même importance que nous aux notations orthographiques, soit en l'occurrence une voyelle longue devant *-n-* et une voyelle brève devant *-m-*, règle suivie par le brittonique moderne ? Nous avons dit par exemple dans un précédent article (9) que J. Loth a peut-être tort d'affirmer que *brannos* ne veut pas dire « corbeau » simplement parce qu'il y a *-m-* et non *-n-*. D'un autre côté une inscription romaine de Transylvanie n'est-elle pas dédiée à Iovi Cerneni ? Jupiter Cernenus (10) est-il un « avatar » de Cernunnos ? Au point de vue mythographique c'est très embrouillé, au point de vue linguistique ce l'est tout autant ; en tout cas de deux choses l'une : ou bien Cernenus n'a rien à voir avec Cernun-

(9) OGAM n° 24 : *Notes sur le Mercure celtique*, p. 295, note 35.

nos, mais l'assimilation à Jupiter laisse planer un doute, ou bien Cernenus est notre Cernunnos passé au laminoir de l'interpretatio romana, mais nous devons alors nous avouer incapables d'expliquer rationnellement l'alternance vocalique E/U, tout en concluant cependant que *un-* = *-n-* et *Cernunnos* = **Cernunos*. Quelle est la nature et la valeur de ce suffixe gaulois **unos* ? Devons-nous lui attribuer une valeur identique à celle du suffixe augmentatif *-ona* que nous connaissons déjà ? (11). C'est une première hypothèse. Nous n'avons pas de renseignements suffisants pour répondre à la question qu'elle pose, mais nous pouvons toujours la risquer.

Essayons ensuite de débrouiller les données sémantiques pour proposer une traduction nouvelle, et ce travail va nous conduire à une seconde hypothèse, que nous pensons pour notre part plus vraisemblable.

Il va de soi,

1° que nous rejetons formellement *Cernunnos* = « der Horngott ».

2° que nous n'avons pas à tenir compte des emprunts celtiques au latin *cornu*.

Le travail d'E. Raucq (12) fait apparaître à travers l'enchevêtré G. Dottin (*La Langue Gauloise* p. 245) et Thürneysen (13) avec l'irlandais *cern* « coin, saillie », puis donne sans être catégorique « *Cernunnos* = Vielender (?) ». Cette traduction n'est pas en contradiction avec la nôtre si l'on considère l'aspect normal des bois trement des combinaisons et les différences de degré vocalique, des faits qu'elle-même n'a pas songé à mettre en lumière :

1° les divers suffixes peuvent se combiner,

2° les mots indo-européens désignant le cerf contiennent tous le suffixe *-u-*,

3° le nom gaulois du cerf n'est pas attesté (Cf Holder : t. I, col. 820).

Puisque nous avons postulé l'archaïsme de la langue gauloise, ne pouvons-nous pas dès lors, et en toute logique, admettre une racine synthétique **kernu-*, **kern-* étant « le sommet de la tête » et *-u-* le suffixe commun à tous les noms du cerf (ceci sans préjuger du nom gaulois du cerf qui devait être comme le brittonique de vocalisme *-a-*) ? Pour très hasardée qu'elle soit, cette seconde hypothèse n'en a pas moins ses avantages : elle nous dispense d'expliquer un suffixe tout hypothétique **unos*, et elle nous donne une

(10) DESSAU : *op. cit.* 7215a, *CIL* III p. 925 et ROSCHER : *Lexikon*, col. 866.

(11) Cf. Holger PEDERSEN : *Vergleichenkie Grammatik der keltischen Sprachen* § 399, t. II, p. 56 sqq.

(12) E. RAUCQ : *op. cit.* pp. 22 sqq.

(13) L. WEISGERBER : *op. cit.* p. 197.

traduction en accord avec les données archéologiques ; *Cernunnos* serait « celui qui a le sommet de la tête comme un cerf ».

L. Weisgerber a proposé un rapprochement déjà suggéré par de cerf. Et si dans notre seconde hypothèse nous ne pouvons pas rendre compte non plus des *-na-* et de l'alternance vocalique E/U de *Cernunnos*/*Cernenus*, il faut bien nous résigner à ne pouvoir tout expliquer (14).

Pour terminer, nous allons rapidement passer en revue des sens secondaires ou métaphoriques des mots celtiques étudiés ci-dessus. Ils ne sont pas indispensables, mais certains peuvent occasionnellement aider à la compréhension de *Cernunnos* :

1° Les Irlandais ont eu un mot *cernach* auxquels ils ont donné le sens de « victorieux » pensant que *cern* voulait dire « victoire ». Mais c'est une métaphore : « C'est par les cornes que le taureau triomphe de ses adversaires ». (*Revue Celtique* t. XX, p. 375).

2° Holder et G. Jullian rapprochaient de *Cernunnos* l'hydronyme *Cernuni* ou *Cernune*, affluent de la Meurthe, aujourd'hui le Sanon, et voyaient en lui une divinité fluviale (*R.E.A.*, 1907/IX, p. 185-186 et *Alt-kelt. Spr.* I, col. 993).

3° Le gallois donne au mot *corn* un pluriel métaphorique *cyrni*, tandis que le breton donne à *korn* plusieurs sens :

— coin, angle,

— coupe à boire, récipient,

— corne d'animal, bois de cervidés. Avec ce dernier sens le breton emploie usuellement, au lieu du pluriel régulier *kornioù*, un pluriel par infection vocalique et dissimilation *kerniel*.

4° Semblent aussi bâtis sur le radical *kern* les toponymes gallois *Cernyw*, cornique *Kernow*, moyen-breton *Querrieau*, breton moderne *Kernev* « Cornouailles » (Cf. *Rev. Celt.* t. VI, p. 389 & Holder, t. I, col. 793-94).

5° On rapproche de *karn* l'irlandais *cairn*, gallois *carn* « tas de pierres » et surtout l'inscription bilingue de Todi « *Karnitu artuass* = *congessit lapides* ». Mais ici c'est *artuass* (rapproché de l'irlandais *art* « pierre ») qui signifie « pierre ». *karnitu* serait apparemment une forme verbale voulant dire « j'ai entassé » (*R.E.* I, 1883, n° 23, p. 367 ; G. Dottin : *La langue des anciens Celtes* in *R.E.A.* 1905/VII p. 33 sqq. & *CIL* XII p. 822). On peut aussi rapprocher de *carn* le nom des *Carnutes* (Holder : t. I, col. 794) et *carraoë*, forme celtisée de *Cornuti*, attestée par un graffiti sur un fragment de poterie trouvé à Blickweiler, dans le Palatinat occidental en 1912 (cf. *C.R.A.I.* 1924 p. 67-74 et L. Weisgerber : *loc. cit.* p. 197).

F. L. R.

(14) Nous attirons aussi l'attention sur le rôle extrêmement important joué par le cerf dans les récits mythologiques insulaires.

CHRONIQUES (suite)

BULLETIN DE LA SOCIÉTÉ DE MYTHOLOGIE FRANÇAISE,
numéros IX, X, XI & XII, 1952.

Le titre de cette publication est assez explicite pour quiconque s'intéresse aux études celtiques. Exception faite, en effet, de quelques apports germaniques très dilués, la « mythologie » française et ce qui en survit, us et coutumes populaires, légendes et folklore en général, provient d'un fonds celtique profondément et doublement remanié par l'influence romaine et chrétienne.

Nous suivons donc avec intérêt les travaux de la Société de Mythologie française, principalement la *Carte mythologique de la France*, dressée par département. Ont été publiées cette année les cartes des départements suivants : Somme, Nièvre, Côtes d'Or, Loire-Inférieure, (Guérande), Côtes-du-Nord. Dans l'état actuel des recherches, personne ne peut se vanter d'avoir tout en mémoire, et le B.S.M. apporte une part de documentation non négligeable.

Toutefois, nous espérons que le directeur du Bulletin ne nous tiendra pas rigueur de formuler des remarques à quelques-uns de ses collaborateurs :

Dans son article « A Saint-Denis, tombeau des rois de France » (n° IX), M. A. Gachelin exprime l'opinion que *Catuliacos* ou *Catuliacos* signifiait « terre du combat », ce qui est impossible. Le thème celtique pour « combat » est bien *katus* (*hadu* en germanique), attesté par de nombreux anthroponymes gaulois, brittoniques et gaéliques. Mais *-iacos* ne peut être en tout état de cause que le suffixe gallo-romain qui a servi à la formation de gentiles, puis de toponymes connus en partant de ces gentiles. Pour être plus précis le suffixe gallo-romain *-iacus* remonte au suffixe gaulois *-aco* (a long ou bref) auquel on peut comparer le vx-gall. *-auc*, m. gall. *-auc*, gall. mod. *-aug -og* et le vx-bret. *-oc*, m. bret. *-euc*, bret. mod. *-eg, -ek*. Nous renvoyons en bloc à A. Holder : *Altceltischer Sprachschatz*, t. I col. 21 sqq, 849-850, 853, & t. II col. 6. Cf. aussi M. C. Rostaing, *Annales du Midi* 1944-45, p. 328. C'est *-ialos* (gallois *iall*) qui veut dire « clairière, terre ». Cf. L. Weisgerber : *Die Sprache der Festlandkelten* in BRGK 20, 1930, p. 202. Encore en composition aurions-nous * *Catu-ialos*, tout comme nous avons *Catu-ria*, *Catu-maros*, *Catu-manus*, etc... Et le *l* d'où vient-il ? Il est plus prudent de rattacher *Catuliacos* à *Catullius*, comme *Mercuriacus* à *Mercurius*. D'autre part, nous ne dirons jamais que Belin vient de Belenos, quand nous n'avons pas les formes intermédiaires. Nous ne sommes pas sûrs non plus que Brán soit un avatar de Belin. Nous disons cela, car s'il n'est nulle part formellement question de Belenos pendant tout le cours de l'article, le lecteur se demande quelle peut être la divinité à laquelle était dédié le sanctuaire supposé. Ce n'est que dans un des derniers paragraphes que l'auteur s'abrite derrière l'autorité de M. J. J. Hatt pour nous dire qu'il s'agit d'Apollon puis il conclut au remplacement de Bel (Sol Invictus. *Ce n'est pas nous qui faisons la comparaison* car cette formule s'applique en effet à *Mithra* et non à Apollon !!!) et Gargan par Saint-Denis !!! C'est aller un peu vite ; M. Hatt parle de Grand, et non de Saint-Denis : il est toujours dangereux de bâtir un article sur de simples analogies. Un ensemble de faits peut permettre des suppositions, mais tant qu'on n'a pas une preuve concrète, monument figuré ou épigraphique,

on ne peut rien affirmer. Or, M. Gachelin ne fait état d'aucune découverte qui lui permette de dire raisonnablement qu'à l'endroit étudié se trouvait à l'époque romaine un temple d'Apollon = Belenos. Le dieu celtique Belenos (dont le nom est conservé dans le breton *Plou-gou-velen* et le gallois *Cyn-Ffylln* = * *Kyno-belenos*) est mentionné dans des inscriptions latines (Cf. *CIL* III 4774, V, 732, 733, 734, 736, 737, 738.... 755, 8250, 1829, 1866, 2143, 2144, 2145, 2146, 8212, VI 2800, XI 353, XII 401, 5693 / 12, 5958 etc...) et est comparé à Apollon par Tertullien (*apol.* c. 24). Il en est également question dans Ausone, mais quoi qu'il en soit, nous ne voyons pas le rapport avec les têtes coupées. A ce sujet il existe un excellent travail de A. Reinach : *les têtes coupées et les trophées en Gaule* in *Rev. Celt.* 1913 p. 38-60 et 253-286, que nous conseillons vivement à M. Gachelin. Pour le rapprochement Saint-Denis / Brán nous ne voulons trop rien dire, mais il nous semble aventureux : Brán blessé au pied d'une flèche empoisonnée en combattant victorieusement le roi irlandais Matholwch qui retenait prisonnière sa fille Branwen, demande à ses compagnons de lui couper la tête. Saint Denis n'a certainement rien demandé. Il y a là tout au plus un fonds commun : la croyance antique faisant de la tête le siège de l'âme humaine. Enfin nous ferons respectueusement remarquer à M. Gachelin que le mythe de Brán est gallois et non irlandais.

Nos observations sont du même ordre en ce qui concerne l'article de M. Guériff : *Carte mythologique de la France, le Pays de Guérande* (n° XI). Nous ne jugerons pas la partie folklorique, mais nous devons dire que la plupart des interprétations linguistiques sont fausses et puériles. S'il convient d'admettre par exemple que la région étudiée se situe dans l'aire d'extension du breton à la fin du XIX^e siècle, *Sandun* ne peut absolument pas remonter à *Seno-dunum*. Nous ne savons pas exactement quand le brittonique a effectué la mutation consonantique S/H. En tout cas elle a été faite bien avant l'arrivée des Bretons en Armorique, puisque les emprunts latins postérieurs gardent leur *s* initial en gallois et en breton. Nous avons *senos* en gaulois, *sean* en gaélique et *han* en breton et gallois = « vieux ». Il n'y a aucune raison valable non plus pour qu'à Guérande un *e* long se soit miraculeusement transformé en *a* long. Quant à *dunum*, ce n'est pas un mot brittonique, mais gaulois (Cf. OGAM, n° 23 : *Lyon et le Concilium Galliarum* et n° 24 : *Notes sur le Mercure celtique*). Pourquoi aussi traduire *Kerconan* « le village du chef » et *Rosconan* « colline du chef » ? *Konan* est un anthroponyme qui a son étymologie propre et ne veut dire « chef » en aucune façon. Pour parler d'autre chose, n'importe quelle lecture aurait appris à M. Guériff que l'on dit au choix *Belenos*, si l'on restitue la désinence gauloise ou *Belenus* si l'on se sert de la forme latinisée. Nous ne connaissons pas *Belen*, pas plus d'ailleurs que nous ne connaissons de *Beleno-gran* irlandais. Nous connaissons le mot irlandais *grían*, d'un vx-celt. *gréna* « soleil », le *fa* irlandais étant le résultat de la fracture du *é* (Cf. OGAM n° 19 : *Le Soleil dans les langues Celtiques*), mais nous ne connaissons rien d'autre et nous serions curieux d'avoir une référence. Quant aux « Notices des Dignités de l'Empire », nous ne sommes pas sages savoir le latin, mais nous savons encore, sans faire de contre-sens, qu'elles ont pour nom *Notitia Dignitatum Imperii*, la référence exacte s'appliquant à l'article étant XXXVIII, 14. Mais, à relever toutes les erreurs, nous ferions un compte-rendu beaucoup plus long que le travail fait par M. Guériff. Nous regrettons pour lui qu'il n'ait pas eu l'idée de s'inspirer de la *Real-Encyclopädie* de Pauly-Wissowa s.v. col. 1823. Pour en finir, nous aimerions sincère-

fement savoir en vertu de quelles lois linguistiques mystérieuses *Cor-bilon* = *Kér-belon*, le tout ayant bien entendu, selon M. Guériff un rapport étroit avec Belenos. Sans doute le B.S.M.F. fait-il confiance à ses collaborateurs et il ne saurait être question pour nous de l'en blâmer, mais il est infiniment regrettable de voir de semblables affirmations dans une revue sérieuse. M. Guériff plaisante...

M. du Cleuziou n'a pas su de son côté éviter des lacunes et erreurs regrettables dans sa *Carte Mythologique de la France, Département des Côtes-du-Nord* (n° XII). Le chapitre « cultes anciens » expédie la période gallo-romaine en 5 lignes 1/2. C'est quand même un peu fort. Nous nous rendons bien compte du peu de densité des monuments figurés ou épigraphiques en Bretagne, mais de deux choses l'une : ou bien M du Cleuziou ne possédait pas la documentation la plus élémentaire, ou bien, il ne voulait pas traiter cette partie. De toute façon, il aurait mieux valu qu'il s'abstint complètement, car un lecteur non prévenu pourrait inférer de son article qu'il n'existe dans toute l'étendue des Côtes-du-Nord aucun vestige gallo-romain, hormis les deux ou trois qu'il cite, ni monnaies ni voies romaines, en somme que le pays est métaphysiquement vide, ce qui n'est pas.

Et puisque M. du Cleuziou semble lui aussi affectionner particulièrement *Belenos*, nous dirons encore que Belenos n'a pas grand chose à faire dans la galère où on l'embarque. Ce n'est pas que Belenos soit directement mis en cause, mais s'il nous est permis de déduire quelque chose de cet imbroglio linguistico-folklorique, c'est bien encore que le malheureux Apollon celtique se fait outrageusement maltraiter : s'il est impossible de retrouver des formes anciennes et intermédiaires attestées il faut, soit tenter d'expliquer *Belin*, *Blin*, *Blinfaux* etc... par une autre étymologie, soit se résigner à les ignorer, mais le simple bon sens commande de laisser Belenos en paix. En disant ceci nous renvoyons d'ailleurs à une autorité dont la compétence est indiscutable : M.J. Vendryès (*Et. Celt.* I p. 377). Après nous avoir servi sa macédoine de toponymes, M. du Cleuziou n'a plus rien à nous offrir, ni monument, ni inscription, et son argumentation n'est qu'un fragile château de cartes : Comor peut bien faire pénitence tous les soirs, il n'en incarne pas Belenos pour autant, pas plus que Saint-Mélaine qui est lui aussi en situation irrégulière, victime d'une erreur d'état-civil. M. du Cleuziou n'explique pas non plus les raisons qui l'incitent à rapprocher *Belin* du breton *blein*, et pour cause. La plupart des toponymes qu'il cite ont plutôt l'air romains. Or, il est plus que sûr que si Belenos avait laissé des traces dans la toponymie des Côtes-du-Nord, il l'aurait forcément fait par l'intermédiaire du breton. Nous venons d'attirer l'attention de M. Gachelin sur le breton *Plougonvelen*, gall. *Cyn-fyllyn*, chacun sait en outre que le breton a figé les toponymes gallo-romains, les empêchant de se romaniser complètement, et que les Côtes-du-Nord ont été assez longtemps tout entières contenues dans son domaine. Les toponymes de M. du Cleuziou ne conviennent donc pas pour de multiples raisons. Où nous restons par exemple sans voix ni réponse, c'est devant les rapprochements très bien sous-entendus *Belenos/beteien* (du singulier *beleg* « prêtre », mais oui !) et *Belenos/balan*, perles monumentales à consigner au sottisier. Est-ce le hasard ou l'influence du dictionnaire de Le Gonidec ? p. 141 : *Beleg* = « prêtre de Bel ». Evidemment, cela a l'avantage de la simplicité, mais Le Gonidec a toujours eu trop d'imagination. *Balan* de son côté n'est qu'une inoffensive métathèse de *banal*, gall. *banadl*, vx-ceit. * *banaflos* (Cf Ogam n° 19 p. 223). Le rapproche-

ment avec *bili* qui intervient finalement nous laisse encore plus perplexes : M. du Cleuziou n'écrit pas ses théories en matière de vocalisme breton. Il a criblé ses toponymes, mais son crible devait être une passoire, car de *balan* ou de *bili* lequel est le bon ? Que devons-nous choisir pour Belenos, des genêts ou des galets ? Ni l'un ni l'autre sans doute, mais M. du Cleuziou devrait être plus circonspect quand il traite de linguistique celtique.

Le reste de l'article est convenable cependant, de même que le Bulletin, sur lequel on ne devra pas porter un jugement défavorable du fait de ce que nous venons d'écrire : tous ceux qui l'auront eu entre les mains en auront retiré un profit certain, car les cartes mythologiques, pour ne parler que d'elles, sont en général très complètes et très soigneusement faites. Au sujet de la carte mythologique de la Somme d'ailleurs, nous trouvons p. 20 dans le n° IX mention d'un conte où Gargantua se couche et se fait passer pour un bébé de six mois, à seule fin d'éviter le combat avec un autre géant. En voyant un bébé de cette taille, le géant est inquiet sur la taille des adultes, prend peur et s'enfuit. L'auteur de la carte, M. Maurice Crampon se demande quelle origine attribuer à ce conte. Or, voici un petit conte irlandais recueilli par M. Alf Sommerfelt dans le Donegal en 1915 (Cf. *JCS* 1/2 p. 237) et auquel il attribue, non sans raison une grande ancienneté, puisqu'il lui semble être une réminiscence des invasions scandinaves du Moyen-âge. Nous citons en traduction anglaise de M. Sommerfelt : « A warrior from the sea came from Norway -he was a big giant- traversing the ocean. The Fenians saw him moving towards them. Goll was the strongest man among them, and he asked the other people to go into hiding, and went himself into the house to his wife and said that a big giant was moving towards them who would kill them all. He asked the woman to leave the door of the wind side open, and lay down in the cradle as if he was a baby. The big giant came to the house ? He asked the woman why the door of the wind was open. She said that all the men were in the hills hunting, and that there was no man at home who could turn the house. He then went to turn the house but he was not able to turn it. Then he went up to look at the baby who was in the cradle, and the baby raised its head and bit off the tip of his thumb. He thought that when the men were so strong that they could turn the house, and the baby who was in the cradle able to bite off the tip of his thumb, it was time for him to be away before the men came. He then disappeared out the same way again ». Il serait peut-être intéressant de chercher à déterminer le degré d'ancienneté du conte picard.

J. Le GALLO

L'abondance des matières nous oblige à reporter aux prochains numéros des comptes-rendus de revues et de tirages à part, ainsi que de livres récemment publiés. Nous avons reçus entre autres : *Bonner Jahrbücher des rheinischen Landesmuseums in Bonn und des Vereins von Altertumsfreunden im Rheinland*, volume 151, 1951; *Zweihundertzigstes Jahrbuch der schweizerischen Gesellschaft für Urgeschichte* 1952; *Revue Archéologique de l'Est* tome III, fasc. 1 à 4; *Notice d'archéologie armoricaine (Annales de Bretagne)* 1952 I & 2; *Annales de Normandie* 2^e année, n° 1, 2 et 3; *Folk-lore* (being the quarterly transactions of the Folk-lore Society) volume LXIII, fasc. 1 à 4, 1952; *Studia Fennica, revue de linguistique et d'éthnologie finnoise*, tome VI 1952; *Bulletin folklorique d'Île-de-France* janvier/mars, avril/juin, juillet/septembre et octobre/décembre 1952; *Nouvelle Revue des Traditions Populaires* n° 1 à 5, 1950.

Aperçu sur le Roi dans la Société Celtique*

(suite)

V. — Position des Celtes : l'Inde, Rome et les Germains.

Une fois la réserve faite, qu'à l'époque qui nous intéresse exclusivement, la société européenne ne souffrait pas encore de la tare moderne la plus grave qui l'a frappée depuis, l'instabilité, c'est au terme d'une belle évolution que nous avons pu esquisser les gros traits des *rig-ruirech*, des *ar-rig* et des *rig-tuath* de l'Île Verte. Dans quelle mesure maintenant le roi celtique d'abord, les rois irlandais, bretons et gaulois ensuite, sont-ils les continuateurs des rois indo-européens ?

Il est bien évident que le roi irlandais n'est pas prêtre : le fait qu'il soit flanqué d'un druide, ait pour devoir d'en écouter les avis, et autant que faire se peut, en suivre les conseils, le montre bien. Le fait aussi que le roi n'ait pas le droit de parler avant son druide marque indiscutablement la prééminence de la classe sacerdotale. Cependant à divers traits bien caractérisés, il est facile de s'apercevoir que ces rois reçoivent leur pouvoir absolument comme un sacerdoce. Il leur est conféré lors des cérémonies rituelles, que régissent des traditions dont l'origine se perd dans la nuit des temps.

On ne reconstituera jamais complètement une langue disparue, une religion non plus, on ne le répètera jamais assez : les belles illusions des linguistes et des mythologues du XIX^e siècle sont perdues depuis longtemps. Il serait donc utopique de vouloir « recréer » et faire sortir de l'obscurité des traditions irrémédiablement mortes et sur lesquelles nous n'avons que peu ou presque pas de documents. Mais il nous est possible, en comparant ce que nous savons, de rechercher des points de contact, de constater des différences, et par cela même, d'avoir une explication approchée. Or le fait troublant chez les Irlandais (comme cela a dû être le cas chez les Bretons et les Gaulois) est que ce roi uniquement « représentatif », législateur et juge dans une certaine mesure, est investi d'une fonction sociale au moyen de rites explicitement religieux. Pourquoi cette anomalie ?

Depuis relativement peu de temps il a été remarqué la correspondance entre les deux extrêmes du monde indo-européen : le monde hindou d'une part, le monde italo-celtique d'autre part, correspondance notable par la présence en sanskrit, en latin et en celtique des termes apparentés désignant les mêmes choses dans le vocabulaire religieux et ésotérique, et par l'existence dans les deux traditions de rites identiques que l'on ne retrouve nulle part ailleurs. Il faut enfin noter l'identité initiale de la structure sociale

* Cf. OGAM, n^{os} 20, 21, 22, 23.

(63). Le radical *weid* « savoir » se retrouve sous des formes très reconnaissables dans le mot celtique *dru(v)id-* et dans le nom des *Védas*. Il en est de même pour de nombreux noms d'objet servant au culte, des formules rituelles qui semblent calquées sur le même modèle, et encore pour des vocables désignant des divinités.

Le rite de hiérogamie, par exemple, qui indignait si fort Keating (*Hist. of Ireland* p. 22 : « I marvel at Cambrensis reporting this lie, and I conceive that it was through malice he inserted it in his work. For it is well known that they have been at all times devout and religious people... ») (64) n'est qu'une version celtique de l'*āvamedha* hindou ou rite de la fécondation. La seule différence est que ce dernier est accompli par la première épouse du roi et non par le roi. Quant aux lois de Manou, elles disent textuellement :

« Il (l'Être Souverain) donna en partage aux Brahmanes l'étude « et l'enseignement des Védas, l'accomplissement du sacrifice, la « direction des sacrifices offerts par d'autres, le droit de donner et « celui de recevoir ;

« Il imposa pour devoirs au Kchatrya (de kchatra = force « (65)) (ou rājanya) de protéger le peuple, d'exercer la charité, de « sacrifier, de lire les livres sacrés, et de ne pas s'abandonner aux « plaisirs des sens.

« Soigner les bestiaux, donner l'aumône, sacrifier, étudier les « vres sacrés, faire le commerce, prêter à intérêt, labourer la ter- « re sont les fonctions allouées aux Vaicya.

« Mais le Souverain Maître n'assigna aux Çoudra-s qu'un seul

(63) J. VENDRYES : *Mém. Soc. ling.* t. XX 1918, pp. 265-285.

(64) *Giraldus Cambrensis Opera, Rerum Britannicarum mediæ ævi scriptores* 21 169 : Sunt et quaedam, quae, nisi materiae cursus expeteret, pudor reticenda persuaderet. Turpis enim rei gestae narratio, quanquam praeferat artem, devenustare tamen videtur artificem. Verum tamen, quoniam historiae severitas nec veritati parcere novit nec verecundiae, circumcisis labiis res inhonesta poterit venusta verborum vernulitate depromi. — Est igitur in boreali et ulteriori Ultoniae parte, scilicet apud Kenelcunnil, gens quaedam, quae barbaro nimis et abominabili ritu sic sibi regem creare solet. Collecto in unum universo terrae illius populo, in medium productur jumentum candidum. Ad quod sublimandus ille non in principem sed in beluam, non in regem sed exlegem, coram omnibus bestialiter accedens, non minus impudenter quam imprudenter se quoque bestiam profitetur. Et statim jumento interfecto, et frustatim in aqua decocto, in eadem aqua balneum ei paratur. Cui insidens, de carnibus illis sibi allatis, circumstante populo suo et convalescente, comedit ipse. De jure quoque lavatur, non vase aliquo, non manu, sed ore tantum circumquaque haurit et bibit. Quibus ita rite, non recte completis, regnum illius et dominium est confirmatum ».

(65) G. DUMEZIL : *L'héritage indo-européen à Rome*, p. 67.

« office, celui de servir les classes précédentes sans déprécier leur « mérite ». (66).

Une conception identique se rencontre dans l'Iran mazdéen, où un texte du X^e siècle, directement inspiré des sources avestiques et pehlevies donne comme hiérarchie sociale : les *Asravan*, correspondant aux Brahmanes, les *Arteshtar* correspondant aux Kchatrya, les *Vastryôsh* correspondant aux Vaïçya et les **hutuikshî* correspondant aux Çudra-s. Dans les deux cas il y a opposition des trois classes supérieures, inégales entre elles, à la quatrième classe hors tripartition. Les deux conceptions sont très proches, et le moins qu'on puisse en dire, c'est qu'elles remontent à un fonds commun (67). Doivent être incorporés aussi au système fonctionnel indo-européen, les Scythes (68) dont Hérodote a fait mention dans ses écrits (IV, 5-6), et qui habitèrent le sud de la Russie jusqu'au moyen-âge. Leurs objets sacrés, qu'ils prétendaient tombés du ciel, étaient : une charrue, un joug, une hache et une coupe. M. Dumézil a montré que ces quatre objets symbolisent la répartition de la société en trois classes : le joug et la hache conviennent aux guerriers combattant à cheval ou dans un char (la hache était l'arme nationale des Scythes. Hérodote : VII, 64) en temps de guerre, en temps de paix elles conviennent aux agriculteurs. Quant à la coupe elle est de toute évidence destinée au culte (69).

Rien n'est plus instructif qu'une comparaison avec la société celtique type, et dans une moindre mesure avec la société romaine. Les Brahmanes, ce sont les Druides, à la fois prêtres, savants et magiciens, dépositaires et dispensateurs du savoir, de la tradition et de toutes les connaissances secrètes. Hommes voués au sacerdoce, les Druides jouissent d'une grande considération en Gaule, nous dit César, et leurs avis sont toujours écoutés et suivis. Ils forment de façon indéniable la première classe sociale, et leurs proches parents du monde religieux latin, ce sont les Flamines de Jupiter, Mars et Quirinus (70). Brahmanes, Druides et Flamines sont vêtus de blanc, seule couleur réalisant la synthèse de toutes les radiations lumineuses. Les *Kchatrya* forment la classe guerrière, les *flaith* irlandais, les *tierned* des Bretons, les chevaliers gaulois, les patriens romains, possesseurs de la terre et du bétail, classe concentrant entre ses mains tout le pouvoir temporel sous le seul contrôle de la classe sacerdotale. Sa couleur est le rouge, couleur du sang et du fer, aussi attribuée à la planète Mars. Cuchulainn s'habille d'un manteau rouge pour combattre, le général romain revêt un *paludamentum*, et la pourpre (rouge plus foncé, plus « riche ») n'est-elle pas la couleur royale par excellence ? Les Vaïçya, ce

(66) *Lois de Manou*, 88-91. Edit. Garnie

(67) G. DUMEZIL : J.M.Q. I. pp. 46-48.

(68) Cf. G. DUMEZIL : *op. cit.* p. 54.

(69) G. DUMEZIL : *op. cit.* pp. 51 à 54. Nous avons résumé ici l'interprétation adoptée par M. Dumézil.

(70) G. DUMEZIL : *op. cit.* pp. 63-66.

sont les *bô-airig* et *ôc-airig* irlandais, peut-être les clients des nobles gaulois, les marchands, la foule des artisans, les médecins, qui peuplent un oppidum, ce sont les *cives*, les citoyens, non nobles, non possesseurs du sol, mais hommes libres. Au-dessous d'eux, la foule anonyme des Çudra, des « clients » gaulois et romains ne compte absolument pas ; en dernier lieu viennent les *parias*, prisonniers de guerre, esclaves, tous ceux qui ont perdu leurs droits civiques pour une raison ou pour une autre (71).

L'Irlande ne se différencie que sur un point très particulier : à la classe des laborieux ne correspond aucun dieu, aucune évènementation parmi toutes celles dont sont issus les Thuatha Dé Danann. Le génie protecteur et fécondateur du sol est Bres, un Fomoir, qui ne consent à remplir correctement sa fonction que vaincu et prisonnier après une guerre sévère. Parmi tous les dieux gaulois César ne mentionne non plus aucun dieu-laboureur.

Maintenant il convient de faire une remarque essentielle avant de poursuivre notre comparaison. L'Inde a en effet durci jusqu'à l'extrême le système des castes dérivé de l'ancienne tripartition, par l'interdiction du mariage entre membres de castes différentes, et par l'impossibilité d'accéder à une caste plus élevée. La société européenne a montré la tendance opposée et a progressivement abolie la tripartition. L'ancienne société celtique était déjà empreinte de cette tendance : le *bo-air* enrichi peut accéder à un rang supérieur, n'importe quel noble peut devenir druide. Les vieux principes de fidélité au métier des ancêtres sont cependant recommandés : les « Conseils à un prince » (*Técosca*) nous disent sous une forme imagée : *Is don bratán dothaet é, is don maccán dothaet rí*, « C'est du frai que vient le saumon, c'est du vaillant jeune homme que vient le roi » (72).

Mais nous ne nous inquiéterons pas de la constatation de César décrivant en Gaule « duo genera hominum qui aliquo sunt numero et honore » (B.G. VI, 13). Il s'agit comme de juste des Druides et de la noblesse gauloise, les *equites* ; la troisième classe est tombée sous la coupe de la deuxième. En Irlande ce sera le phénomène contraire qui se produira à la période chrétienne : les druides affaiblis tomberont dans la dépendance des rois et la première classe sera asservie à la deuxième. Il n'y a pas lieu de s'arrêter outre mesure sur ces altérations : à la haute époque le roi règne sur les trois classes, nominalement sur la première qui en fait le contrôle, réellement sur les deux autres.

(à suivre)

F. L. R.

(71) Le parallélisme de l'Inde, de l'Iran et du monde italo-celtique s'étend aussi aux couleurs. D'après le *Bundashishn* l'habit des prêtres est blanc, celui des guerriers est rouge, et celui des paysans est bleu (jaune dans l'Inde). Lors de son arrivée à Emáin Machá, Cuchulainn se voit revêtir d'un habit bleu, mais ce vêtement symbolise alors son aspect « bardique », et non son aspect guerrier. Cf. G. DUMEZIL : *op. cit.* pp. 66-69, 117 ; PLUTARQUE : *Romulus*, 26.

(72) *Advice to a prince*, ed. & trad. TADHG O'DONOGHUE, *Eriu* IX p. 43, 34, 1921-23.

Vocabulaire Vieux-Celtique (K)

(suite)

KOMBROX, -OGOS m. (22) « indigène, compatriote » : gall. Cymro, pl. Cymry = *Kombros, bret. kenvroad, nom que les Gallois se sont donné pour se distinguer des Saxons envahisseurs. De KOM- et de BROX, q. v. : cf. ALLOBROGES.

KOMNERTA -ES, f. (2) « aide » : gall. cyfnerth; br. kennezh. De KOM- et de NERTA, q. v.

*KOMNTEROS, -I, m. (5) « cousin » : gall. cefnder; vx br. comnider, m. br. quenderu, br. kenderv.

KON, prép. : en comp. KOM-, KON-, KO-, « avec » : ir. co-n; gall. cym-, cyf-, cyn-; br. kem-, kef-, ken-. Forme de nombreux composés, v. les mots préc. et suiv. Cf. lat. cum.

KONDARIS, -OS, f. (9) « colère » : gall. cyndaredd, corn. connar, vx br. cunnaret, br. kounnar. Second terme étym. inc.

KONDAS, -ATOS, m. (14) « confluent ». Sans équiv. dans les langues néo-celt., mais nombreux toponymes français : Condé, Clendé, Condés, Casnez, Condat, Condat. Le nom gaulois de Rennes, Condate, est probablement le locatif du même mot. Cf. aussi l'ancien nom de Nantes Condavincen, Ptol. 2, s. 81.

*KONDVTION, -I, n. (6) « bois à brûler » : v. ir. condud; écoss. connadh, manx conney, gall. cynnud; corn. eunys; br. keunud. Cf. lat. candeo « je brûle »; sacro. candra « brillant ».

*KONTRV, -ONOS, (27) « vermine, asticots » : gall. cymbroyn; corn. et br. kontron, De KON- et rac. *TER, *TR, cf. lat. teredo, termes, noms de vers ou d'insectes.

*KORKIOS, -I, m. (7) « avoine » : ir. coiree; écoss. core; manx corkey; gall. ceirch; corn. kergh; br. kerc'h. Cf. lat. Ceres ?

KORIOS, -I, m. (7) « armée » : m. ir. cuire; toponymes gaulois Tricorii « trois armées », d'où br. Tregor, Treger; Petrucorii « quatre armées », d'où fr. Périgord. Cf. le nom de peuplade « Harib » (Tacite Germ. 43) et le nom des Carisolithes d'Armorique « ceux qui viennent sur l'armée » selon Ernault. got. harjis, all. Heer; lit. kara « guerre ».

*KORIMI, v. « je mets » : ir. cuirim; gall. heb-gor « mettre de côté, dispenser ».

*KORROS, -I, m. (5) « nain » : gall. cor; br. korr. Même rac. que KERTOS.

KOSLA, -AS, f. (1) et KOSLOVIDVS, -OS, f. (11) « coudrier » : ir. coll; gall. coll, collwydd; corn. collwyth; br. kelwez. Cf. lat. cornus (de *cosutus); vx. norr. hasla; vx h. all. hasala; all. Hasel.

KOTTOS, -A, -ON, adj. (5-2-6) « vieux » : br. kozh, vx gall. et corn. coth. Cf. nom d'h. gaulois Cotte et pt-être les Alpes Cottiennes (le nom de peuplade Cotti (Tacite Germ. 43). Aucun corresp. gallois ni irlandais, et pas de rapp. possible par ailleurs (mot précelt. ?).

*KOVDOS, -A, -ON, adj. (5-2-6) « caché » : br. kuzh; gall. cudd. Cf. gr. keuthô « je cache »; lat. cus-tos « gardien »; skcr. kuhi « brouillard » ang. to hîde « cacher »; vx h. all. hutta; all. Hütte.

KOVEGNOS, -I, m. (5) correction de cotinus « char de guerre des Belges » (Lucain); Cf. gall. cywain « volturer ». De KOM- et d'un mot qu'on retrouve en germ. : vx. norr. vagn, vha. wagan, all. Wagen, ang. wain.

*KOVERGON, -I, n. (6) « chanvre » : br. kouare'h, gall. cywarch. De KOM- et de la rac. WERG « travailler » (gr. ergon = *wergon; got. waurkjan, all. Werk, ang. work). Pour le rapp. de sens cf. all. Werg « étoupe ».

KOKA, -ES, f. (2) : ir. coas « pied »; gall. coes « jambe »; nom d'h. pict. Argentiokoxas « jambe ou pied d'argent »; cf. lat. coxa « hanche ». Le sens primitif est impos. à déterminer.

*KRABVDIS, -I, m. (5) « sainteté, religion » : ir. crabud; gall. crefydd; cf. skr. vi-çrâbhâ.

*KRAK/KIOS, -A, -ON, adj. (5-2-6) « petit, court » : v. ir. croe; gall. crach; br. krak « directement, tout de suite », et préf. péjoratif krak- (krakden « bout d'homme, avorton », etc.). Même rac. que KERTOS.

*KRAOS, -I, m. (5) « hutte, étable » : ir. erò « hutte »; gall. eraw « soue »; br. kraoc « étable ». Rapp. douteux avec vx. norr. hroef « aubri pour les bœufs »; angl. sax. hroef, angl. roof « toit ».

*KRASOS, -A, -ON, adj. (5-2-6) « desséché » : gall. eras, br. kras. Cf. skr. crata « cuit ».

*KREMOS, -A, -ON, adj. (5-1-6) « fort » : gall. cryf; corn. cref; m. br. ereff, br. kreñv. Très isolé (pt- être skr. vi-krama « exploité » ?).

*KRESEROS, -I, m. (5) « frêlon », gall. creyryn; cf. lat. crabro, lit. sziruzi; lelt. sarkaslys « guêpe »; v.h.a. hornuz; all. Horniss.

*KRETIMI, v. « je crois » : v. ir. cretim; gall. credu; br. kredid. Cf. lat. credo; skr. çrad-dadhâmi id.

*KRSTRON, -I, n. (6) « criblle » : ir. criathar; corn. eroder; v. br. eruit, m. br. eroser, br. mod. krouer. Rac. KER « trier, séparer », cf. lat. cribrum « criblle »; -ga hriddr, hriddel, ang. riddle; aussi got. brains « pur », all. rein.

*KREVENNA, -AS, f. (1) « crôdte » : gall. erawen, corn. creven, br. kreun. Cf. vha. hruf « crôdte, écorce », lelt. kraupe (?).

*KREKTOS, -I, m. (5) « blessure » : ir. crecht; gall. creithen « cicatrice »; m. br. crezenz, br. kleizenn. Cf. vx norr. hrekjan « traocasser ».

*KRIDION, -I, n. (8) « cœur, centre, milieu » : v. ir. eride, ir. croidhe; gall. eraid; br. kreiz, Mot pan-indo-européen (*krd-) : gr. kardia; lat. cor, gén. cordis; got. hairto, ang. heart, all. Herz; lit. szirdis; arm. sirt; vx. sl. sreda.

*KRINOS, -A, -ON, adj. (5-1-6) « sec » : v. ir. crin; iri. et écoss. crion; gall. erin; corn. cryn; br. krin. Cf. skr. çrana « cuit; desséché par le soleil ».

*KRIPA, -ES, (G. KRIQA) f. (2) : ir. erich « limite »; vx gall. erip, gall. eribi corn. erib; br. krib. Le sens primitif est « ce qui sépare »; rac. KER, cf. KRSTRON.

*KRISOS, -I, m. (5) « vêtement du milieu » : v. ir. eriss « ceinture » iri. et dos. erios; gall. et corn. erys « chemise »; m. br. eres (fr. ères « toile à chemises » est empr. au breton). Même rac. que KRIDION.

*KRITVS, -OS, m. (11) « tremblement » : ir. erith; vx gall. erit, gall. cryd; corn. crys; br. kridienn (avec suff.). Cf. fr. dial. crêtir.

KRIXOS, -A, -ON, adj. (5-2-6) « frisé, crépu » : vx gall. erich, gall. erych; cf. br. krec'hellek « nuageux, moutonneux ». Nom d'h. gaul. Krixos. Cf. lat. erispus.

*KROKANI, -OS, n. (10) « peau » : v. ir. crocenn; iri. croceann, écoss. craiclen, manx crackan; gall. croen; br. kroc'henn. De KENI, q. v., et de KROK-, à rapp. sans doute de vx. norr. hrygr, vx. h. all. rukkî; all. Rücken « dos »; ang. ridge « sommet ».

*KROKANOS, -I, m. (5) « récipient, marmite » : ir. crocan; gall. crochan, Cf. gr. krôssos « urne ».

*KROKENA, -AS, f. (1) « coquille » : gall. cragan; br. krogen. Cf. gr. kogkhé, skr. çankha; mais le celt. est inexplicablement déformé.

KROTTA, -ES, f. (2) « sorte de violon » : v. ir. crot, ir. eruit; gall. erwth (d'où vx fr. erouth). Cf. vha. hrota, d'où vx fr. rote.

*KROVKA, -ES, f. (2) « tas, petite éminence » : ir. cruach; gall. crug; vx br. erue, br. krug; prov. crauc, guyennais erue. Cf. vx. norr. hruga « monceau »; ang. riek « tas de foin »; v.h.all. hrukkî (emprunt au celt. d'après J. Vendryes).

*KROVS, gén. KROVSOS, n. (23) « sang » : ir. crò, erù; gall. eraw; corn. erow. Cf. lat. cruor, lit. kraujas « sang »; gr. kreas « viande »; skr. kravis « viande crue ».

*KRVDIS, -IS, -I, adj. (9-9-10) « cru, dur, cruel » : manx creoi, gall. croyw ir. cruaidh; corn. crò; br. kriz. Cf. lat. crudus; même rac. que préc.

*KRVDNIS, -IS, -I, adj. (9-9-10) « rond » : ir. cruind; gall. et vx. br. erou; br. krenn, Rac. *KR « courber » : pour le suffixe comp. lat. rot-und-us.

*KRVPPELLA -AS, f. (1) « cuirasse » : vx gall. erub, gall. erub « bosse »; pict. erup, gén. erup, d'une racine *erup « courber, plier ». Cf. les « cruppellari » « gladiateurs cuirassés » (Tac. Ann. III, 48 et Diod. 5, 30, 3).

Kŭ, gén. **KVNOS**, m. (28) « chien » : ir. **cŭ** (gén. **cŏn**, pl. **coin**) ; gall. **ei** (pl. **ewn**) ; br. **ki** (pl. **kon**). Commun à toutes les langues indo-eur. ; skr. **çva** (gén. **çunas**) ; gr. **kuon** (gén. **kunos**) ; lat. **canis** ; all. **Hund** ; lit. **szŭ**. A forme de nombreux anthroponymes, mais dans beaucoup d'entre eux **kuno-** peut repr. aussi bien l'adj. **kunos**, cf. infra. Sûrement formés sur **kŭ** : * **Kunaries** « conducteur de chiens » : ir. **Conaire** ; * **Kunogenos** « fils du chien » (pas une insulte !) : vx. br. **Congen** ; * **Kunoualos** « chien-loup » : ir. **Conall** ; gall. **Cynwal**, **Kunopennos** « qui a une tête de chien ».

KVLARON, I, n. (6) « concombre », ir. **cularán**, gall. **cylor**, corn. et br. **keler**

KVKVLLOS, -I, m. (5) « manteau court avec un capuchon » (Columelle 1, 8, 9) (vêtement des bardes) ; ir. **cocull**, **cocól** ; gall. **cwgwi** ; br. **kougou** ; bas-lat. (empr. gaulois) **cucullus**, d'où fr. **coule**, Cf. v. h. all. **cugulâ**, all. mod. **Kugel**.

* **KVLĒNOS**, -I, m. (5) « petit d'un animal » : v. ir. **culĕn** ; irl. et écos. **cuileán**, manx **quallian** ; gall. **colwyn** ; corn. **colyn** ; br. **kolen**, Cf. gr. **kulla**, forme dial. de **kuilax** « petit chien ».

* **KVLIX**, -IKOS, m. (21) « mouche » : v. ir. **cuil** ; ir. **cuil**, **cuileog** ; gall. **eyllion** ; m. br. **queyren** ; br. **kelien** (tous ces mots sauf **cuil** ont un suffixe). Cf. lat. **culex** « moustique ».

* **KVLMOS**, -I, m. (5) « nœud » : ir. **colum** ; gall. **cwlwm** ; corn. **colmen** ; br. **koulm** et **skoulm** (l'alternance K/SK est un **pnén**, commun dès le stade indo-eur.).

* **KVLOS**, -I, m. (5) « dos » : ir. et écos. **cŭl** ; gall. **cil** ; corn. **kyl**, m. br. **quiã** ; br. **kil** Cf. lat. **culus**.

KVMBĀ, -ES, f. (2) « vallée, chose creuse » ; gaul. **cumba** « fond de navire » (Isid. de Sév.) ; ir. **com**, **cum** ; gall. **cwm** « vallée » ; corn. **cŭm** ; br. **kum** « auge ; vallée » ; fr. **combe**. Cf. lat. **cumœre** ; all. **kumpen** « napp ».

* **KVMBVLOS**, -I, m. « nuage » : gall. **cwmwl** ; br. **koumoul**. Cf. lat. **cumulus** ; dér. du préc. (rac. * **KAMB** « courber » ; cf. **KAMBOS**).

* **KVNOS**, -A, -ON, adj. (5-1-6) « élevé » ; forme de nombreux anthroponymes : * **Kunanos**, ir. et vx br. **Conan**, gall. **Cynan** ; * **Kunobelencs**, vx gall. **Conbein**, **gos**, vx gall. **Cunedag**, gall. **Cunedda** ; * **Kunogustus**, ogamique (gén.) **Cunagus-**gall. **Cynfelyn**, br. * **Konvelen** dans le nom de lieu **Plougouven** ; * **Kunodagos**, vx gall. **Cunedag**, gall. **Cunedda** ; * **Kunogustus**, ogamique (gén.) **Cunagus-**sos, ir. **Congus**, vx gall. **Cingust** ; * **Kunomāros** (v. h. all. **Hünmar**), vx britt. (gén.) **Cunomori**, vx. breton **Conomor**, gall. **Cynfor**. Cf. les noms propres germaniques **Hün**, **Hūno**, **Hūmila**, **Hünrat**, **Hünwa'd**.

KVRMEN, -ENOS, n. (29) ; **KVRMI**, -OS, n. (10) « bière » : ir. **cuirm** ; vx gall. **cwrif** ; gall. **cwrwf** ; gaulois **curmi** (inscr. de fusaiote, mêlée de latin et de gaulois), **kourmi** (Dioscoride II 110), **korma** (Poseid. chez Athénée IV, 36, p. 152, c.). (Cf. anthroponyme **curmisagius** (R.A., 1939/2 Rev. publ. ep. n° 200).

KVRVKOS, -I, m. (5) « barque légère d'osier et de cuir » : ir. **curach** ; gall. **corwg**, **cwrwgi** ; ang. **coracle** (empr. gaulois). Cf. lat. **corium** « cuir » ; v. sl. **kora** « écorce » ; arm. **kur**, même sens qu'en celt.

Nous rappelons à nos abonnés et amis que tout envoi d'argent soit par C.C.P., soit par chèque bancaire doit être fait au nom de M. P. Leroux, et non au nom de la revue. La même observation est valable pour la correspondance.

Les articles publiés le sont sous la seule responsabilité de leurs auteurs

OGAM : Bulletin des Amis de la Tradition Celtique (Fondateur † Gw. Berthou-Kerverzhioù). — Association déclarée ; 2 Rue Léonard de Vinci, Rennes, (I.-et-V.). — Direction-Rédaction : P. LEROUX et Arzel EVEN. — Boite Postale 2, Rennes. — Abonnement : 600 fr., étranger 700 fr., abonnement de soutien 1000 fr., le n° 120 fr. — C.C.P. Leroux, 29.368 Rennes. — Tous droits de reproduction et de traduction réservés. — Le gérant : O. de COUESNON. — Dépôt légal 1^{er} trimestre 1953 n° 20. — Imprimerie Granvillaise (Manche).